VOLUME III. WINNIPEG, MARDI, 11 Janvier 1916 NUMERO 35

LA LIBERTÉ

ABONNEMENTS:
Canada et Etats Unis - - $1.00
Union Postale - - - - - $1.50

[illegible]é et publié par la "WEST C[illegible]NADA PUB. CO. LTD."
619 Ave. McDermot
Téléphones - - Garry 4264-4265

Directeur: HECTOR HEROUX

DIEU ET MON DROIT

MGR BELIVEAU

Dimanche prochain, à huit heures du soir, nous aurons le plaisir d'entendre Mgr l'Archevêque de Saint-Boniface dans une conférence sur le patriotisme. Mgr l'archevêque inaugure la série des conférences qui seront données sous les auspices de l'Union Canadienne. Cette conférence aura lieu dans la grande salle de l'Académie Provencher. Tous sont invités. L'Union Canadienne invite d'une façon plus particulière les dames et les demoiselles. L'entrée est absolument gratuite. Il y aura chant et musique.

UN AVERTISSEMENT

Devant une salle comble, les dames étant en majorité, M. Frelin, professeur de français à l'Université du Minnesota donnait une conférence sur l'Alsace. L'orateur était un type d'Alsacien, et semblait sortir d'un tableau d'Hansi, un bon bourgmestre ayant laissé au vestiaire son tricorne et son parapluie. Sans vouloir analyser sa conférence, nous dirons qu'il fut tour à tour descriptif, amusant, émotionnant, et qu'il pleura sincèrement en parlant de la reddition de Strasbourg. Il sut surtout être caustique à l'endroit des Boches persécuteurs. "Malgré toute son organisation, malgré ses millions de troupes merveilleusement outillées, ses gros canons Krupp, ses montagnes de munitions, ses cuirassés colossaux, ses monstrueux zeppelins, l'Allemagne redoutait le petit mirliton enrubanné de papier bleu, blanc, rouge, dans lequel les petits Alsaciens aimaient à souffler." Et l'enfant d'Alsace en sa naïve croyance invoquait ainsi la cigogne:

Cigogne, t'as de la chance, tous les ans tu vas en France
N'oublie pas en revenant, d'apporter chez nous un joli petit pioupiou.

Mais ce qui fut le plus instructif ce fut la leçon qui se dégageait de ses paroles à propos de l'amour des Alsaciens pour la langue française. "Ces Alsaciens qui ne voulaient point parler l'Allemand, trouvaient à côté de leur patois absolument différend de l'Allemand, une place pour la langue française. Pourquoi? Parce que le Français sut toujours laisser aux Alsaciens leurs libertés et leurs droits, parce que jamais les Français ne cherchaient à imposer l'usage de leur langue."

M'est avis que la leçon est dûre pour ceux qui à l'heure actuelle travaillent à imposer l'anglais dans les écoles, et à attaquer par la loi, le bilinguisme. Cette leçon comporte un blâme voulu ou non, et un avertissement. Gare aux mirlitons! En vérité, si les gouvernants prenaient conseils des Osborne, à l'esprit large, aux vues justes, ils éviteraient à notre province bien des luttes ruineuses.

SAINT-CLAUDE.

LISEZ-MOI ÇA

Divers rapports des inspecteurs spéciaux envoyés par le Département d'Education dans les écoles bilingues font mention d'un fait vraiment étonnant!

—Etonnant, dites-vous?

—Oui, étonnant! Imaginez-vous que Messieurs les inspecteurs constatent avec étonnement que les petits enfants qui ne sont pas de langue anglaise, qui n'ont pas grandi dans un milieu anglais, qui n'ont pas encore entendu parler l'anglais, ne peuvent pas répondre aux questions que messieurs les inspecteurs leur posent en anglais exclusivement!!!

—Mais, c'est clair, qu'ils ne peuvent pas répondre; va-t-on demander à un bambin de sept ans — quand ce n'est pas six, — né de parents qui se font une gloire de parler le français au foyer, qui a passé les six années de sa vie dans un centre français, de parler l'anglais dès qu'il arrive à l'école?

—Bien, cher ami, jusqu'ici nous pensions comme vous, et nous croyions avoir le bon sens de penser qu'il n'en pouvait être autrement, mais il va falloir, paraît-il, changer notre manière de voir, car messieurs les inspecteurs qui doivent incarner le bon sens, déclarent, et cela par écrit, que c'est fort surprenant qu'un enfant de six à sept ans, né de parents français, ayant grandi dans une famille et une paroisse française, ne puisse pas répondre en anglais à une question qui lui est posée par un inspecteur qui ne s'exprime qu'en anglais.

—Mais ce n'est pas intelligent, cela n'a pas même de bon sens; car enfin il faut être un peu raisonnable.

—Comme vous voudrez, mon bon, mais c'est écrit, le monsieur doit avoir raison.

—Ecrit, écrit, mais c'est un monument de bêtise, voilà tout!

—Vous avez peut-être raison, mais gare, mon ami, car on a difficilement raison contre un inspecteur, surtout quand il est envoyé pour faire une besogne.

—Besogne ou non, cela n'a pas de bon sens.

—Comme vous voudrez, mon ami, mais c'est écrit.

—Pour votre consolation et en justice pour les inspecteurs nous devons ajouter cependant qu'en règle générale leur rapport est satisfaisant pour ce qui regarde l'anglais des classes supérieures.

—Mais alors le système est bon. L'enfant arrive à l'école ne sachant pas l'anglais, c'est clair, et il le sait quand il a atteint les classes supérieures.

—C'est cela, mais tout de même messieurs les inspecteurs sont surpris de ce que nos bambins ne parlent pas couramment l'anglais.

—Intelligents, vraiment!!

LA SESSION

L'ouverture, jeudi dernier, de la première session de notre nouvelle législature, n'a été qu'une simple formalité. Comme toujours "le discours du trône" n'annonça que d'une façon très vague les projets du gouvernement. Le débat sur l'adresse ne nous a rien appris de nouveau. D'ailleurs il a été remarquablement bref. Nous ne nous en plaignons pas. C'est par les projets de loi soumis à la chambre que la séance d'hier soir vaut d'être soulignée. Ces projets viennent du gouvernement, ce qui veut dire qu'ils seront approuvés et votés par sa majorité. La loi électorale sera amendée de façon, dit-on, à mettre fin à la comédie des contestations électorales. Arrivera-t-on à un résultat pratique? Le temps nous l'apprendra. Si oui, ce serait assurément la huitième mer-merveille du monde. Les amendements Coldwell seront rappelés. Cà ne modifiera guère la situation scolaire. Nous aurons l'instruction obligatoire. Nous n'avons pas encore eu le temps d'examiner le texte soumis à la chambre hier soir. Nous y reviendrons la semaine prochaine. A moins d'imprévu, le Macdonald Act deviendra loi, sujet à l'approbation populaire par voie de referendum. Aux prochaines élections, le suffrage féminin sera en vigueur au Manitoba. Il n'est plus permis de douter de son établissement par la chambre. On n'a pas soufflé mot de l'enseignement bilingue. Cela viendra plus tard, assure-t-on.

Notre législature a donc devant elle un programme assez chargé. Néanmoins la session sera courte, l'opposition étant numériquement trop faible pour fournir de longs débats. Parce que brève, elle n'en aura pas moins d'intérêt. Pour cette raison, nous donnerons chaque semaine un résumé complet des séances de la législature. Nous commencerons mardi prochain.

A DROITE ET A GAUCHE

Le pasteur Hindley, de Winnipeg, a soulevé toute une tempête par son prêche de dimanche, qui ne fut qu'une virulente dénonciation, d'ailleurs vigoureusement applaudie par son auditoire, des méthodes de certains sergents recruteurs de Winnipeg. Le pasteur Hindley les a tout simplement appelés des bouffons.

* * *

"Cela devient réellement pénible de voir les querelles qui surgissent en Angleterre, à une époque comme celle-ci, au sujet du Home Rule et de constater que certains chefs préfèrent mettre la nation en danger plutôt que de sacrifier quelques-uns de leurs préjugés.

"Les Canadiens font de leur mieux pour le triomphe de la cause de même que les Australiens, les Sud-Africains et les citoyens des autres parties de l'Empire. Nous méritons un peu de considérations pour nos sacrifices et ce n'est pas trop que de demander que les chefs politiques de la mère-patrie se souviennent que leurs disputes mesquines sont de nature à dégoûter les populations loyales des parties de l'Empire en dehors des Iles Britanniques."— Le **Citizen** d'Ottawa.

Si M. Henri Bourassa avait écrit de telles paroles dans le **Devoir**, on n'aurait certes pas manqué de l'accuser de trahison. Heureux ceux qui en cette terre d'égalité et de liberté portent un nom anglais. Ce qui est trahison pour un Canadien français ne l'est pas pour eux.

* * *

Le nombre des lynchages s'est accru de près de vingt pour cent l'an dernier aux Etats-Unis. Trois femmes ont été lynchées. Des enquêtes ultérieures ont établi que des innocents avaient été exécutés.

C'est beau le progrès américain.

* * *

Très peu d'Irlandais ont été élus aux élections municipales d'Ottawa la semaine dernière. Est-ce l'heure de la rétribution? se demande le **Droit**. Les Canadiens français d'Ottawa paraissent avoir compris qu'ils ne doivent par un mauvais usage de leurs droits politiques donner du crédit à ceux-là qui les combattent. Souhaitons que de l'Atlantique au Pacifique tous les Canadiens-français en fassent autant. Surtout que la province de Québec donne l'exemple.

* * *

Par un vote de deux contre un la ville d'Ottawa a décidé de réduire le nombre de ses débits de boissons. Tant mieux, elle en retirera de la prospérité.

* * *

Deux millions d'ouvriers anglais déclarent s'opposer à la conscription. Belle leçon de patriotisme pour les coloniaux.

* * *

Le **Daily Chronicle** de Londres qualifie de "glorious failures" les échecs de la campagne des Dardanelles. Ce n'est pas avec cela que l'armée anglaise gagnera la guerre.

* * *

Le tirage de l'**Almanach de la Langue Français** dépassera les dix mille. C'est un royal début.

* * *

"Des compagnies de fournitures militaires annoncent qu'elles donneront 2 pour cent de leurs recettes brutes au Fonds Patriotique canadien. Il est à souhaiter qu'elles n'imitent pas toutes l'exemple que donnait la semaine dernière une compagnie adjudicaire de gros contrats de guerre. Celle-ci annonçait bruyammnt qu'elle verserait dorénavant une part de ses recettes aux oeuvres de guerre. Et puis, à un artisan qui gagnait trois sous et demi de l'obus qu'il finissait, elle donnait avis que, par la suite, il ne toucherait plus qu'un sou et demi. L'homme qui se faisait un salaire de dix à douze piastres par jour, n'en aura plus que quatre ou cinq. A même la réduction de son traitement, la compagnie trouvera amplement de quoi se compenser pour sa générosité apparente à l'endroit des familles des soldats, si elle pratique cette coupure dans plusieurs salaires. Sa caisse n'en souffrira pas, — et l'ouvrier paiera les pots cassés. Le trait est authentique, — nous avons les noms de l'artisan et de la maison." — Le **Devoir**, 3 janvier 1916.

Les bruyants patriotes de l'Est ne diffèrent donc pas des nôtres.

* * *

"Quand la guerre éclata, 120,000 hommes traversèrent la Manche en quelques jours. Ils (ces soldats anglais) formèrent l'armée qui réellement remporta la grande victoire (celle de la Marne)". — L'**Orange Sentinel**, 6 janvier 1916.

Des gens modestes, quoi!

ETRANGE CONTRASTE

(Le **Droit**)

Un officier d'origine canadienne-française, J. Cederre de Sherbrooke, tue un compagnon en Angleterre, immédiatement le télégraphe annonce la chose aux quatre coins du monde avec force commentaires.

Trois soldats d'origine saxonne, venus de l'Ontario assassinent un restaurateur grec à Québec la presse anglaise n'en dit pas un mot, elle si bien organisée pour connaître toutes les nouvelles. Est-ce dans l'intérêt de l'Empire de taire la chose? Est-ce un moyen de faire du recrutement?

Le moins que l'on puisse dire c'est que c'est un étrange contraste.

ABONNEMENTS

Nous prions nos abonnés de vouloir bien nous faire savoir immédiatement les retards ou les irrégularités du service de la **Liberté**.

Nous tenons absolument à donner satisfaction et nous recevrons avec reconnaissance toutes les remarques qui nous aideront à cette fin.

Qu'on n'attende pas deux ou trois semaines avant de se plaindre, qu'on le [illegible] immédiatement. Nous y sommes encore plus intéressés que nos aimables lecteurs.

LE CONFLIT DE RACES AU FOYER

Le R. P. Hudon, s.j., vient de publier en brochure la solide et éloquente conférence qu'il a récemment donnée à Edmonton sur "Le Conflit de Races au Foyer". On peut se la procurer en s'adressant à l'auteur. Elle se vend $25.00 le mille, 4.00 le cent, 50 sous la douzaine, 5 sous l'exemplaire.

LA LANGUE FRANCAISE

C'est l'époque des souhaits. Ils déferlent au seuil de nos demeures comme des vagues joyeuses qui portent de blanches voiles, annonciatrices de bonheur: souhaits aux parents, souhaits aux chefs ecclésiastiques et civils, souhaits aux amis, souhaits aux Alliés...

Pendant qu'il en est temps encore, à ces noms aimés vers qui montent nos voeux, je voudrais en ajouter un autre, non moins cher à nos coeurs, Sa Majesté... la Langue française.

Elle a droit, elle aussi, à nos souhaits les meilleurs. Quel trait commun désigne à notre affection tous ces êtres auxquels nous songeons, en ce premier de l'an, et nous les fait unir, malgré leurs dissemblances, dans un même élan de reconnaissance? Les bienfaits dont nous leur sommes redevables.

Des uns nous tenons la vie naturelle, des autres la vie spirituelle; ceux-là nous garantissent l'exercice de nos libertés, ceux-ci nous rendent, par le réconfort de leur amitié, la vie moins âpre; ces derniers représentent, à nos yeux, le maintien de la civilisation.

Mais la langue française nous a-t-elle accordé de moindres bienfaits? Remarquons d'abord que, sans elle, aucun de ces bienfaits — non pas l'un ou l'autre seulement — aucun, n'aurait pu s'exercer. Elle fut l'instrument par quoi ils purent atteindre notre être, le lien vivant qui rattacha nos jeunes intelligences aux esprits plus mûrs de nos guides, leur permit d'agir sur elles, de les délier, de les ouvrir aux sources immortelles.

Ce n'est pas tout. Cette substance vitale que la langue française déposait dans notre âme et qui devenait le fond riche et vivant de notre personnalité, qui nous faisait un être français et catholique, elle s'en constituait en même temps l'irréductible gardienne. Elle élevait autour de lui le rempart de ses mots, pierres solides sur lesquelles l'hérésie devait venir user ses armes; elle le nourrissait de sa propre sève, si savoureuse et si forte; elle le reliait dans une solidarité étroite, dans une union de race, avec tous ceux qui bénéficiaient de ses mêmes dons. Et ainsi se créait, par elle, la nationalité française en Amérique.

Oui certes, entre tous nos bienfaiteurs, la langue française a droit à nos hommages et à nos voeux.

Que lui souhaiterons-nous? N'ayons pas peur de l'avouer: c'est une reine découronnée. Il fut un jour où toutes les terres du Canada lui appartenaient. Elle y régnait en souveraine. Elle y étendait son sceptre béni. Elle y faisait fleurir les hautes pensées, les sentiments généreux, les actions chevaleresques.

Et maintenant un îlôt à peine lui demeure. Tout le reste a été noyé, recouvert par les eaux noires d'une mer déchaînée. Ici et là quelques coins de terre émergent où se dressent encore des touffes vivaces, mais battus constamment des vagues et des vents.

Même dans l'îlôt qui surnage, des vents mauvais s'élèvent souvent tandis que les flots dont il est entouré tentent de le submerger.

Oui, la langue française, au Canada, est une reine découronnée, sans cesse combattue. Contre ses dernières possessions, ses ennemis s'acharnent encore. L'année qui vient de s'écouler comptera parmi les plus rudes, les plus violentes qu'elle ait connues.

Que lui souhaiterons-nous pour 1916? On s'en étonnera peut-être, mais pour ma part je ne trouve pas de meilleur souhait qu'une nouvelle année 1915, qu'une nouvelle année de luttes.

Il est si vrai le mot du grand archevêque patriote, Mgr Langevin: "La persécution décourage les races sans vigueur et les hommes sans conviction, comme la tempête abat les arbres sans racine, mais elle provoque et ravive les courages des coeurs vaillants."

Si cette affirmation vibrante surprit quelques-uns des congressistes de 1912 ils doivent en saisir aujourd'hui toute la vérité. 1915, année d'attaques continuelles contre la langue française fut aussi une année de réveil français, une année d'admirable sursaut national. Et — le fait est important — ceci est né de cela.

C'est parce que la langue française était opprimée que les petits Canadiens-français de l'Ontario se conduisirent si bravement en face des inspecteurs anglais et prirent au contact de cette première lutte, une orientation dont toute leur vie se souviendra.

C'est parce que la langue française était opprimée que la Jeunesse catholique a conduit avec tant de vigueur cette admirable campagne de presse, de conférences et de souscriptions qui a éclairé l'opinion aveuglée, réveillé les énergies dormantes et fait délier les bourses trop longtemps fermées aux oeuvres de défense nationale.

C'est parce que la langue française était opprimée que se sont produites de fécondes initiatives dont l'influence bienfaisante se fera sentir pendant plusieurs générations, tels l'Oeuvre du Livre français et l'Almanach de la Langue française.

C'est parce que la langue française était opprimée que les plus hautes personnalités civiles et religieuses de notre province élevèrent tour à tour la voix et proclamèrent ses droits, constitutionels et historiques, dans toute l'étendue du Canada: geste salutaire qui détruisait les légendes mises en circulation par les trembleurs et les arrivistes désireux de faire passer ce mouvement de revendication pour le fait d'une minorité, de quelques cerveaux brûlés.

Que 1916, ô noble langue française, soit donc encore pour toi une année de luttes, une année de guerre! Souffre de voir quelques mois encore, d'aveugles fanatiques s'acharner contre ton parler franc et sans dol, essayer de l'étouffer sur les lèvres de nos enfants de l'exiler, de nos temples, de le bannir de nos lois; mais vois aussi, vois surtout, fleur de vie éclose dans ces sillons de mort, le ralliement se faire autour de ton nom, tous tes fils, trop longtemps insouciants, défendre maintenant, chacun à leur manière et dans leurs diverses carrières, ton noble drapeau. Vois les bambins, dans leurs écoles, plus appliqués à s'assimiler ton verbe, les élèves dans nos collèges et les étudiants dans nos universités veillant avec un soin jaloux sur la pureté de leur langage, les éducateurs et les éducatrices dans leurs classes, les mères au foyer, faisant naître, encourageant, stimulant ces louables efforts.

Vois les acheteurs exigeant qu'on les serve avec tes vocables si francs, les marchands et les hommes d'affaires correspondant et annonçant avec tes phrases si claires, les orateurs et les journalistes se pénétrant de ton génie afin qu'il rayonne dans leurs paroles, les hommes publics s'attachant à tes droits pour les pratiquer et les défendre.

Vois, vois enfin tous tes fils unis dans une compréhension plus nette des dangers qui te menacent, et par là même leur foi et leur nationalité, placer ton culte et les devoirs qui en découlent au-dessus des intérêts de clocher et de parti, et y rester fidèles envers et contre tous, quels que soient les sacrifices exigés.

Souhaits d'idéaliste et de rêveur... Non, non, si tant est que déjà la lutte fait rage aux avant-postes et que tels doivent être ses résultats logiques. Puissent-ils se réaliser pleinement, à brève échéance! C'est le voeu des **ligueurs** au début de la nouvelle année, c'est la prière qu'ils ne cesseront d'adresser humblement au "Christ qui aime les Francs".

Pierre Homier.

"UN MARIN FRANCAIS NE QUITTE JAMAIS SON NAVIRE"

Un professeur allemand d'Université ayant accusé nos soldats de ne se battre bien qu'à couvert, une revue de Berlin lui répliqua: "Ces calomnies ont pour effet de persuader les âmes simples que la guerre contre la France est facile. Les soldats qui reviennent du front savent qu'il en est autrement.

"Non seulement il n'est pas vrai que les troupes françaises prennent volontiers la fuite, mais il arrive qu'elles s'exposent et se sacrifient bien au delà de ce qui serait leur devoir.

"Le capitaine de vaisseau Muecke, qui coula, au début de la guerre, un torpilleur français, a rapporté le fait suivant: "A la première salve, le commandant du bâtiment français eut les deux pieds emportés. Lorsqu'il vit quelques-uns de ses hommes se préparer à sauter par-dessus bord, il cria aux autres: "Attachez-moi! Un marin français ne quitte jamais son navire!" Les matelots l'attachèrent au mât et se laissèrent couler avec lui."

L'ALMANACH DE LA LANGUE FRANCAISE

Le texte comprend une série d'articles dont les titres et les signatures disent assez l'intérêt: Notre Almanach, Joseph Gauvreau; La Ligue des Droits du français, Pierre Homier; La langue et le droit naturel, Mgr L.-A. Pâquet; La statistique canadienne-française, Georges Pelletier; Dormez les aïeules, Madeleine; Mgr Langevin, apôtre de la langue française, le R. P. Villeneuve, O.M.I.; Le Ruisseau, Adjutor Rivard; La langue et la foi, le R. P. Louis Lalande, S.J.; L'article 133 et l'enseignement du français, Henri Bourassa; L'Oeuvre du livre français, J.-B. Lagacé; La langue française et les écoles primaires, l'abbé J.-O. Maurice; Mgr Richard — ses trois grandes amours, l'abbé F. Bourgeois; Les avocats et le parler français, Antonio Perrault; L'Association canadienne-française d'Education de l'Ontario, Philippe Landry; Un soir d'été (conte du terroir), Père Ambroise; Les clochers canadiens, Albert Ferland; Le français dans le commerce, Léon Lo[illegible]sain; Le français et l'affich[illegible] l'abbé Etienne Blanchard; [illegible] Supplice, Albert Lozeau; La jeunesse et le français, Alfred Labelle; Nos héros, Omer Héroux; Des textes de loi, Anatole Vanier.

On y trouve, en outre, le texte et la traduction du fameux règlement XVII, l'allocution prononcée par Mgr Bruchési au Monument National, la fameuse lettre du Cardinal Bégin, celle de l'Université Laval, le discours de M. Gouin et la motion Bullock, tous documents relatifs à la question bilingue.

L'Almanach de la langue française se vend 15 sous l'exemplaire chez les principaux libraires. On le trouvera au prix de $1.50 la douzaine, $10 le cent et $75 le mille (plus les frais d'expédition) au Secrétariat général de la Ligue des Droits du Français, Bureau A, Monument National, rue Saint-Laurent, Montréal.

"QUE DEVONS-NOUS A L'ANGLETERRE?"

Par Henri Bourassa, directeur du "Devoir" — 1 vol. in 8o de 420 pages, texte solide

L'objet de cet ouvrage est de déterminer la nature exacte des obligations militaires du Canada.

L'auteur nalyse les diverses étapes de l'histoire militaire du Canada depuis la Conquête anglaise jusqu'à la guerre actuelle. Il dégage ceux des principes de la constitution britannique et de la constitution canadienne qui s'appliquent aux questions de guerre et de défense. Il s'appuie sur l'autorité des hommes d'Etat anglais et canadiens pour conclure que le Canada, comme possession britannique, n'a d'autre obligation que celle de pourvoir à la défense de son territoire.

L'ouvrage est divisé en trois parties: — "**La défense nationale**" "**La Révolution impérialiste**" — "**Le tribut à l'Empire**". — Il est suivi de nombreuses pièces justificatives: textes des lois de la milice; extraits des débats parlementaires et des déclarations des principaux hommes d'Etat canadiens: Macdonald, Cartier, Campbell, Tupper, Dorion, Mackenzie, Laurier, Tarte, Borden, Doherty, etc., etc.; dépêches échangées entre les autorités impériales et canadiennes.

Cet ouvrage, unique dans son genre, sera d'un appoint précieux à tous ceux qui veulent connaître l'histoire, quelles que soient leurs opinions particulières.

Il se vend $1.00 l'exemplaire, plus 15 sous pour frais de poste et d'emballage. On peut l'acheter aux bureaux du **Devoir**, ou en écrivant à l'auteur. Prière de faire les remises postales par chèque ou mandat, **payable au pair à Montréal, et portant le timbre de guerre**. Si une remise est compl[illegible]tée par des timbres-poste, on [illegible] prié d'envoyer des timbres ordinaires et non des timbres de guerre.

On trouvera aussi le volume dans les principales librairies.

LE COIN DES DAMES

1916 a sonné au "cadran des siècles".

Les voeux que je forme pour vous, mes amies, sont nombreux et sincères: une santé parfaite, des jours ensoleillés, la réalisation de vos rêves les plus chers.

Le 31 décembre expirant, je me suis demandé comme tant d'autres: que nous réserve l'année qui commence demain?

La paix tant désirée descendra-t-elle enfin sur les nations belligérantes? Comprendra-t-on enfin l'inutilité de cette guerre atroce qui vide les foyers et fait tant d'éclopés pour la vie? Est-ce qu'on n'entendra pas à la fin cette voix qui s'élève au-dessus de toutes les voix demandant un terme à cette tuerie: la voix du Pape? De tout mon coeur je souhaite que cela arrive.

Je doute qu'ils soient nombreux ceux qui ont vu s'éteindre avec regret les dernières heures de 1915. C'est une année d'épreuves et de deuils qu'on a accepté de vivre mais qu'on ne voudrait pas recommencer.

Lorsque le premier de l'an on se fait mutuellement des souhaits de bonne et heureuse année, chacun se dit, l'espoir au coeur: "J'espère avoir meilleure fortune dans le futur que par le passé!" Nous nous surprenons toujours, pauvres humains, assoiffés de bonheur, à poursuivre quelque nouvelle chimère. Et la vie, elle, continue son cours déversant sur notre chemin son long enchaînement de joies et de tristesses, de plaisirs et d'ennuis, de désenchantement et de larmes.

Quoiqu'il arrive, chères lectrices, quel que soit notre lot durant ces douze mois qui iront vite, croyez-moi, sursum corda toujours! Si le ciel nous envoie du bonheur, servons-nous-en pour réconforter les âmes qui seront dans la peine. Et si nous avons des chagrins, acceptons-les généreusement, mais qu'ils ne soient jamais maîtres chez nous! Il ne faut pas laisser son coeur s'étioler et s'amoindrir parce qu'il souffre. Au contraire, qu'il grandisse librement en dépit des tempêtes qui l'assaillent. Les contre-coups qu'il aura à subir seront la sève qui le rendra plus fort.

Faire bonne contenance quand il y a orage au-dedans, rire quand on voudrait pleurer, c'est rude parfois — hélas! je le sais bien — et ça demande du courage!...

Mon Dieu que je suis sérieuse pour commencer 1916... C'est en votre honneur, vraiment, que je sors mon petit voyage de philosophie. Il n'est pas lourd! Allons, une petite note gaie pour finir! Nous entrons dans l'année bisextile. Or vous savez l'immense privilège — si c'en est un, — accordé aux jeunes filles chaque fois qu'un 366e jour est marqué au calendrier.

Les jeunes gens, timides, s'attendent à ce qu'on les demande en mariage cette année. Ca ne demande qu'une fort petite dose de hardiesse de notre côté — et puis, l'on est acceptée ou bien, on reçoit une robe de soie dans le cas contraire. Reste à savoir qui osera s'avancer? Bonne chance!

JACQUELINE DES ERABLES.

QUESTIONS ENFANTINES

L'éducation par le bien-être de l'enfant est devenue quasi universelle, car il n'y a pas aujourd'hui une nation civilisée qui n'ait fait quelque chose dans cette direction. Les médecins furent les premiers à demander et à recommander des dépôts de lait et il est facile, de nos jours, dans les grands centres, de se procurer du lait pur pour les bébés. Ces médecins ont fait une étude de l'habitation du pauvre, ont ordonné la visite de la garde-malade à domicile qui doit faire un rapport des maladies et de la manière de vivre de la famille. Il y a une inspection sanitaire des enfants aux écoles dans les grandes villes et les médecins ont établi des cours de clinique et des hôpitaux pour les enfants. Même on en est rendu à donner des cours spéciaux aux femmes pour leur apprendre à avoir soin des enfants mais l'éducation sur ce point est limitée, pour le moment, au soin des enfants malades.

L'Angleterre et l'Allemagne nous ont devancés en établissant des écoles — Nursery Colleges — dont le but est de diriger les jeunes filles et les mères intelligentes à l'étude des soins à donner aux enfants. En Amérique, on s'est contenté, jusqu'à présent, de donner cette éducation aux mères par l'entremise des "Associations des parents", entrepôts de lait, ligues des Mères des petits et des hôpitaux, mais cette éducation n'a pas encore atteint la classe riche et moyenne.

De nos jours, on s'occupe trop à donner à l'enfant plus qu'il lui faut. Il a trop de bonnes, trop de jouets et trop d'habits dispendieux. Tout ce qui lui est nécessaire c'est d'être convenablement nourri et habillé, baigné tous les jours, couché dans une chambre bien aérée et laissé seul avec des jouets bien simples excluant tout ce qui brille, tout ce qui est colorié, les jouets laineux qui deviennent avec le temps des agents de maladies contagieuses. Il n'a pas besoin d'être amusé; ses sens seuls lui suffisent pour le développement de son intelligence par les impressions reçues des objets qui l'entourent. Sa nourriture ne devrait pas être celle d'une grande personne; elle devrait être proportionnée à son âge et à sa force. A la table, un bébé, s'il y a été habitué, devrait manger son bouillon ou toute autre nourriture préparée pour lui, sans demander à partager le dîner de famille.

Gertrude.

PETIT CONTE

Le laborieux Cloutier Jolicoeur travaillait dans sa forge toute la journée et avec une si vive assiduité que, sous les coups rapides de son marteau, des milliers d'étincelles jaillissaient autour de lui. Le fils de son riche voisin, M. de Berge, venait le voir presque tous les jours et se plaisait à le regarder travailler quelquefois pendant des heures entières.

Un jour le joyeux cloutier lui dit en plaisantant: "N'auriez-vous pas envie de fabriquer quelques clous? Essayez une fois mon jeune monsieur, quand ce ne serait que pour passer le temps; et puis, que sait-on! peut-être cela pourra vous servir un jour..." Le désoeuvré jeune homme y consentit. Il se plaça en riant devant l'enclume et se mit à forger, si bien qu'au bout de quelque temps il devint assez adroit pour façonner de bons clous à souliers.

Quelques années après, les malheurs de la guerre privèrent ce jeune homme de tous ses biens et le forcèrent d'aller en pays étranger. Loin de sa Patrie, dénué de toute ressource, il s'arrêta dans un gros village dont la majeure partie des habitants exerçaient l'état de cordonnier. Il apprit que ces cordonniers étaient obligés d'aller périodiquement porter beaucoup d'argent à la ville voisine pour acheter des clous à souliers et qu'ils ne pouvaient souvent s'en procurer assez parce qu'on enlevait tout pour les chaussures de l'armée, dont la confection se faisait dans la contrée.

Le jeune M. de Berge qui se voyait déjà menacé de la plus affreuse misère, se souvint alors qu'il savait parfaitement l'art de faire des clous à souliers. Il offrit aux cordonniers de l'endroit de leur en fournir tant qu'ils en auraient besoin, s'ils voulaient seulement lui établir un atelier. Les habitants du village y consentirent avec plaisir. Il se mit à travailler avec ardeur et se trouva bientôt dans une heureuse aisance.

"Il est toujours bon, disait-il souvent, d'avoir appris quelque chose, ne fut-ce qu'à faire un clou à soulier. Cela seul me rend un plus grand service que ma propriété rurale que l'ennemi a dévastée, et qu'alors je n'aurais pas donnée pour cent mille francs."

Il n'est pas un talent, si l'on y
met du soin,
Qui ne puisse parfois nous sauver
du besoin.

DE LA MODE

Une nouvelle mode qui a beaucoup de succès et qui est surtout introduite dans les robes du soir est la mode espagnole. Il ne faut pas croire qu'il faut prendre modèle sur les tableaux de Gova ou de Velasquez, célèbres peintres espagnols. Non, car plusieurs de nous y perdraient son temps.... et son argent. Mais ce que je veux dire, c'est que pour être chic il faut un peu de ton espagnol dans votre costume. Des bas blancs avec des souliers noirs; de gros peignes engravés en la chevelure; de larges manches en tulle plissées au poignet; le bout des souliers arrondis et des rosettes à la place des boucles. Ces rosettes ont du moins un avantage: celui de faire paraître le pied plus petit.

* * *

Les manteaux indépendants sont très appréciés cette saison. Un manteau de ce genre peut servir à plusieurs fins et se porte avec n'importe quelle robe. Il se complique d'une ceinture et de manchettes facultatives. Le tweed, le homespun, le similé fourrure et la pluche sont conseillés pour ce genre de manteau.

* * *

L'année 1916 verra certainement renaître la traîne et beaucoup de personnes voient avec un réel plaisir revenir cette mode antique. Les traînes se feront courtes ou longues et peuvent s'adapter à des robes déjà usagées.

* * *

L'éventail qui était relégué au fond du tiroir depuis quelques années est sorti de sa cachette et vient compléter la gaie toilette de Madame ou de Mademoiselle. On peut employer tous les objectifs qualificatifs de beau pour décrire ces éventails nouveaux. Les plumes d'autruche blanches sont associées avec des perles dans la fabrication de quelques-uns. Presque tous sont confectionnés sur un seul bâton et proviennent de l'éventail mexicain ou de celui porté par les premières Egyptiennes. Ceux de plumes de différentes couleurs donnent une note bien gaie à un costume sombre ou au costume tout blanc.

CONSEILS UTILES

Plusieurs personnes éprouvent de la difficulté dans le blanchissage des blouses fines, jabots, cols, etc. Un moyen bien simple est de passer ce linge délicat dans une solution de borax. Deux grosses cuillerées à soup de borax dans cinq pintes d'eau est une bonne préparation.

* * *

En cousant du chiffon avec la machine à coudre on rencontre beaucoup de difficultés. En mettant un papier mou en dessous de l'ouvrage, la difficulté sera vite surmontée.

* * *

Pour faire des boutonnières sur un tissu qui s'éraille, faites la couture avant de pratiquer le trou.

RECETTES

Crème à l'orange

Faites dissoudre une demi-boîte de gélatine (Cox) dans une tasse d'eau froide pendant vingt minutes. Prenez le jus de quatre oranges et l'écorce d'une moitié que vous râpez bien et assez d'eau bouillante pour faire deux tasses Faites refroidir en brassant de temps en temps. Fouettez une chopine de crème et ajoutez à la gelée quand elle commence à épaissir. Servez avec de la crème douce."

* * *

Crème aux oeufs

Ingrédients: 2 tasses de lait; 4 oeufs; 1 tasse de sucre; vanille au goût.

Préparation: Battez les jaunes d'oeufs avec le sucre et versez-les en les brassant dans le lait bouillant jusqu'à ce que les oeufs soient pris. Battez les blancs en neige avec un peu de sucre en poudre et mettez sur les dessus des jaunes. Servez dans des verres à custarde.

* * *

Sorbet à l'ananas

Ingrédients: 2 tasses d'ananas râpé; 3 tasses de sucre; le jus d'un citron; 8 tasses de lait; 1 cuillerée d'essence de vanille.

Préparation: élangez et faites congeler.

* * *

Pouding à l'orange

Ingrédients: 4 oranges; 1 tasse de sucre; 1 cuillerée à soupe de farine; 1 cuillerée à soupe de sucre; 2 tasses de lait; 3 oeufs.

Préparation: Prenez des oranges juteuses et sucrées — enlevez l'écorce et coupez-les en tranches bien minces. Otez les graines et jetez le sucre dessus. Faites bouillir le lait au bain-Marie, ajoutez les jaunes d'oeufs bien battus ainsi que la farine délayée avec un peu de lait. Brassez jusqu'à ce que cela devienne épais puis versez sur les fruits. Battez les blancs en neige et étendez sur le pouding, saupoudrez de sucre et mettez au four pendant quelques minutes. Servez froid.

E. R.

SOIREE FAMILIALE A L'HOSPICE TACHE

A l'occasion de l'arbre de Noël, les orphelines de Saint-Boniface désirant prouver leur reconnaissance aux généreux bienfaiteurs de l'oeuvre, déroulèrent le modeste programme suivant, rehaussé de l'orchestre si justement renommée des Révérends Frères de l'école Provencher et de leurs élèves, qui surent tirer la plus ravissante harmonie de la variété de leurs instruments.

Ce joyeux merci, parlé, chanté, dialogué, eut l'honneur d'être accueilli par un nombreux auditoire que présidait Sa Grandeur Monseigneur l'Archevêque, accompagné de Mgr Dugas, P.A., des RR. PP. et MM. du clergé.

Une des joies intimes des orphelines et de leurs maîtresses en cette circonstance fut de saluer cette respectable assemblée, sans tendre la main pour demander le sou; le coeur bénéficie pour la plus grosse part dans cet agrément légitime. Mais tout naturellement, la pièce d'emblée fut le dépouillement des riches et brillants arbres de Noël qui excitèrent les anxieuses réparties des plus petites, manifestant leur choix des différents objets.

Les excellentes Dames Patronnesses se prêtèrent admirablement aux désirs de leurs chères protégées qui se trouvèrent en un instant plus riches que bien d'autres enfants, en souffrance, même au foyer de leur famille.

Le plus substantiel des heureux dons fut la généreuse bourse de $500 que Mme la Présidente offrit gracieusement à la Rde Mère Provinciale, sans compter le charitable don annuel de Mgr l'Archevêque, à qui premièrement revient l'effusion de notre respectueuse et filiale reconnaissance. Nos plus affectueux remerciements aux excellentes Dames Patronnesses dont le dévouement inlassable est aussi attentif aux besoins, même aux désirs du pauvre et de l'orphelin, que l'avare à la garde de son trésor...

Et à combien d'autres généreux bienfaiteurs s'adresse encore l'expression de notre plus sincère gratitude pour tous les dons de différente nature, adressés aux Soeurs de la Charité pour leur grande famille... A tous, nous disons **Merci**... **Merci**, en demandant au Bon Maître le retour du centuple, avec nos meilleurs souhaits de bonne et heureuse année! pour tous nos chers bienfaiteurs.

Programme

Entrée — Chant: Salut beau jour.

Morceau d'orchestre.

Drame en un acte: L'enfant retrouvé dans la nuit de Noël.

Morceau d'orchestre.

Fantaisie: Snow Flakes.

Morceau d'orchestre.

Chant — La Vierge au fuseau avec tableau.

Morceau d'orchestre.

Saynète: L'arbre de Noël.

Dépouillement de deux arbres de Noël.

Adresse par Evang. Rougeau.

Chant final: Dieu sauve le roi.

SOIXANTE HEURES SOUS TERRE

Le 30 octobre, en Artois, dans la région du Labyrinthe, un fourneau de mine allemand faisait explosion entre les deux lignes, obstruant une sape souterraine que nous étions parvenus à conduire depuis nos tranchées jusqu'au delà de la tranchée allemande.

A ce moment, deux sapeurs-mineurs bretons, Mauduit et Cadoret, travaillaient en tête de la galerie, à 28 mètres de l'entrée.

Après une forte commotion, accompagnée d'une lueur aveuglante, ils purent constater, leur bougie brûlant encore, que l'extrémité de la galerie dans laquelle ils se trouvaient emmurés leur laissait 2m,50 de longueur pour se mouvoir. Mauduit remarqua que sa montre venait de s'arrêter à 9 h. 55.

Ils entreprirent immédiatement de revenir à la surface en déblayant la partie comblée de la sape

Faisant repasser la terre derrière eux et la tassant pour conserver le même espace ils avancèrent quelque peu. Mais la terre resserrée par la pression de l'explosion, devenait de plus en plus dure à creuser, et sentant qu'ils avaient de plus en plus de peine à respirer, ils pensèrent qu'ils pourraient se dégager plus facilement en s'élevant obliquement dans le sol, du côté de la ligne française.

La percée était ainsi plus longue, moins aisée que ne l'eût été une percée verticale vers le fond de la tranchée ennemie, mais il ne leur vint même pas à l'esprit de songer à sauver leur vie s'ils devaient, à ce prix, rester aux mains des Allemands.

L'air respirable fut bientôt tellement raréfié que leur bougie s'éteignit et que les allumettes ne brûlaient plus. Dans l'obscurité complète, ils entreprennent donc de percer une cheminée oblique vers la surface du sol en l'élevant peu à peu et en se faisant dans la cheminée la courte échelle, le travailleur monte à pieds joints sur le dos de son camarade à genoux

Ils s'encouragent l'un l'autre, se chantant à mi-voix des chansons bretonnes.

Après de longues heures, quelques fissures du sol semblent leur apporter un peu d'air et calmer leurs poumons qui toussent.

L'apparition d'un ver luisant semble leur annoncer la proximité de la surface. Un coup de pelle perce, en effet, bientôt une ouverture par laquelle l'air arrive, et où ils aperçoivent quelques toiles dans le ciel.

On était en pleine nuit du 30 au 31.

Sans perdre leur sang-froid, ils s'arrêtent et écoutent.

Ils perçoivent bientôt qu'à proximité on parle en langue allemande. L'un après l'atre, ils observent en silence.

Un créneau est à la portée de leurs bras: c'est celui d'une tranchée ennemie.

Leur parti est immédiatement pris. Ils rentrent dans le sol et commencent une nouvelle sape horizontale dans la direction opposée au créneau allemand, où ils supposent que se trouve la ligne française.

Ils font, au fur et à mesure, passer la terre dans l'espace libre de deux mètres qu'ils ont derrière eux et qui va se rétrécissant peu à peu.

Tantôt se reposant pour prendre des forces, tantôt travaillant avec ardeur, c'est à la deuxième nuit seulement, celle du 31 octobre au 1er novembre, que leur cheminement souterrain débouche dans le large entonnoir (15 mètres de diamètre) que la mine allemande a creusé entre les deux lignes.

Mais la nuit est très claire, la lune s'est levée. S'ils se hasardent dans cette clarté à traverser l'entonnoir, ils ont toute chance d'être tués par amis ou ennemis. Ils décident donc d'attendre l'obscurité de la nuit suivante.

Leurs vêtements sont en lambeaux; ils les rajustent en enroulant autour d'eux leurs bandes molletières.

Voici plus de deux jours qu'ils n'ont rien eu à manger ou à boire

Pendant tout le cours de la journée les grenades viennent exploser près de l'orifice de leur sape. Nos grosses bombes tombant à quelques mètres derrière eux dans la tranche allemande provoquent des cris, des hurlements des râles, des mouvements précipités de l'ennemi.

A bout de forces, ils sucent quelques racines, cherchant par une rigole à recueillir un peu d'eau de pluie pour se désaltérer.

A la troisième nuit enfin, le 1er novembre, à 23 heures, en rampant sur les lèvres de l'entonnoir, Mauduit arrive près du guetteur français.

Rudement happé par la gorge, il peut cependant se faire reconnaître, tandis que Cadoret qui le suit, perdant l'équilibre, a roulé au fond de l'entonnoir et reçoit les coups de feu des Allemands mis en éveil par le bruit. Mais, rapidement aidé par le bras de son camarade, il parvient heureusement sain et sauf à escalader le bourrelet et à tomber dans la ligne française, où tous deux sont embrassés par nos grenadiers et restaurés avec le meilleur de leurs provisions.

En réponse aux félicitations dont ils sont l'objet, ils déclarent simplement: "La prochaine fois que cela nous arrivera, nous saurons mieux nous y prendre pour revenir plus vite."

Les sapeurs Mauduit et Cadoret ont reçu la médaille militaire.

COLLABORATION MANQUEE

Un philataliste français ayant appris, au temps fabuleux de l'avant-guerre, qu'un confrère allemand terminait sur les timbres-poste un volume analogue à celui qu'il préparait lui-même, lui écrivit pour lui offrir de réunir leurs documents mutuels et de faire paraître en collaboration un ouvrage très complet.

Le Boche répondit aussitôt, en termes assez rogues, qu'il n'avait besoin de la collaboration de personne, "n'ayant pas l'habitude, dit-il, d'atteler à son char un cheval et un âne".

La réplique du Français ne se fit pas attendre: "Je prends bonne note de votre réponse, écrivit notre compatriote, mais veuillez retenir à votre tour que je vous interdis absolument de me traiter de cheval."

FRAPPE EN DONNANT L'ABSOLUTION

L'abbé Leprince, du diocèse de Bayeux, professeur à Sainte-Marie de Caen, était caporal brancardier au ...e régiment. Affable, toujours souriant, il était vénéré de tous les soldats de son régiment. A Arras, il avait aussi conquis la croix de guerre par sa vaillance.

A Tahure, un soir de bataille, un colonel, grièvement blessé, exprime le désir de voir un prêtre avant de rendre le dernier soupir. Le caporal Leprince était dans les parages; d'ailleurs, il était toujours là où il y avait un danger à courir et un service à rendre. Sans hésiter, il s'avance, seul, au milieu des obus qui pleuvent, au milieu des gaz nocifs et des ruines fumantes. Il ne tarde pas à retrouver son supérieur, et tandis qu'il lui donne l'ultime absolution, un obus s'abat sur eux et les écrase. Nul doute que le chef chrétien et l'héroïque prêtre brancardier n'aient continué dans le ciel le sublime entretien commencé sur la terre.



Pour Lire au Foyer le Dimanche



LES CURES... BAH! ILS SONT COMME NOUS AUTRES

—"Mon Père, je vous le répète, me disait hier Henri X., pendant qu'ensemble nous remontions la rue Papineau, mon Père, c'est affreux comme on parle mal de prêtres!"

Et la voix de mon compagnon tremblait et l'on sentait la colère bouillonner dans cette poitrine de vingt ans.

—Allons, allons, Henri, ne t'emballes pas, lui dis-je.

—Ah! vous croyez que j'exagère Que ne passez-vous alors une journée avec moi: cela vous ouvrirait les yeux. Croyez-moi, mon Père, dans certains milieux on mange du prêtre à pleine bouche, apres l'avoir trempé dans toutes sortes de sauces sales.

Et mon ami indigné, croyant sans doute tenir au bout de ses doigts quelqu'un de ces mangeurs de prêtres, tordait avec fureur les crocs de sa moustache.

—Prends garde, mon cher, lui dis-je, en lui frappant amicalement sur l'épaule, tu vas l'arracher cette fine moustache et ce serait un malheur.

—Henri sourit. Je vois bien que vous prenez la chose plus froidement que moi.

—Pourquoi s'emballer? Les prêtres qu'on dévore assaisonnés au goût des insulteurs ne se portent pas trop mal, Dieu merci! Regarde bien d'ailleurs qui nous attaque. Les honnêtes gens? Non. Ceux qui nous lancent les plus grosses pierres, les plus grandes pelletées de boue sont ordinairement si bas que leurs coups ne montent pas jusqu'à ceux qu'ils visent, et leurs insultes honorent plus que leur amitié. Mais dis-moi, que nous reproche-t-on?

—Ne me demandez pas de vous étaler les horreurs que...

—Mais encore?

—Ils prétendent que vous êtes comme **eux autres.**

—Beau dommage! Mais sans doute nous sommes comme eux: comme eux, nous avons des bras, comme eux, nous avons des jambes et une tête. Comme eux, car j'espère qu'ils nous ressemblent sur ce point, nous avons un coeur assez large pour y loger nos amis et nos ennemis par-dessus le marché.

—Mon Père, ce n'est pas **ce qu'ils veulent dire. Ils prétendent** que **vous ne valez pas mieux qu'eux.**

—Ils nous concèdent donc que nous ne sommes pas pires, c'est déjà une fiche de consolation, mais elle est maigre, et je ne m'en contente pas.

Que tous les prêtres ne soient pas des curés d'Ars, je l'admets volontiers. Que quelques-uns déshonorent l'habit qu'ils portent, c'est malheureusement incontestable, car le diable est friand de chair consacrée à Dieu; la soutane n'étouffe pas ce volcan de concupiscence qui bouillonne dans tout être humain. Mais si les chutes sont possibles, elles sont rares, Dieu merci. En veux-tu la preuve?

—Très volontiers.

—Tu sais qu'en France le gouvernement ne dorlote pas les curés: quand il peut les prendre en défaut, il ne ferme pas les yeux, au contraire; il est heureux de leur cogner sur les doigts; il les condamne pour des niaiseries: un prêtre a-t-il sonné les cloches? vite, un procès. A-t-il dit la messe sans l'autorisation de monsieur le maire, ou refuse-t-il de quitter son presbtère qu'on lui vole? vite, en prison. Or malgré ces condamnations absurdes, voici les statistiques dressées par le ministre de la justice en France.

Sur mille condamnations, on trouve:

7 prêtres ou religieux.
15 instituteurs.
40 artistes.
44 journalistes.
104 médecins des deux sexes.
281 notaires, avocats ou employés du gouvernement.

—Ainsi, mon Père, vous admettez cependant qu'il y a des prêtres indignes?

—Eh oui, mon ami. Le prêtre n'est pas un ange, mais un homme. Parmi les douze apôtres, il y eut un renégat appelé Pierre et un traître nommé Judas; il peut donc y en avoir encore. Mais qu'est-ce que cela prouve? Parce qu'un prêtre est scandaleux, s'en suit-il qu'ils le sont tous? Allons donc! Parce qu'un notaire est voleur, s'en suit-il que tous les notaires sont des filous? Parce qu'un ouvrier est ivrogne et paresseux, faut-il en conclure que tous les ouvriers sont des fainéants et des pochards?

—Mon Père, je l'avoue, ce serait absurde. Mais alors la religion?...

—Ah! je te vois venir. Parce qu'il y a quelques mauvais prêtres, tu crains que la religion soit mauvaise?

—C'est ce qu'ils disent.

—Alors rassure-toi, mon ami. Tiens, leve les yeux, regarde cet arbre. Vois-tu là-haut au bout de la branche, ces feuilles à demi-rongées par les chenilles ou piquées par les vers, pendant que toutes les autres feuilles étaient leur verdure au soleil et semblent nous dire: voyez comme nous débordons de fraicheur et de santé? De ces quelques feuilles déchiquetées par les chenilles, vas-tu conclure: l'arbre est mauvais? Vois comme le tronc est vigoureux! la sève circule dans les branches, elle afflue jusqu'aux petits rameaux mais, que veux-tu, ces feuilles ont été piquées par un ver venu du dehors et maintenant elles dépérissent et meurent.

Comprends-tu où je veux en venir? L'Eglise est le grand arbre débordant de sève vivifiante, mais malheur aux feuilles, aux prêtres, qui se laissent piquer par le ver de l'orgueil ou mordre par la chenille de la sensualité! La sève diminue dans leurs veines et bientôt ils pâlissent, se dessèchent et tombent; l'arbre reste debout, plein de vigueur.

—Mais alors, mon Père, comment les caler ceux qui nous disent; moi, je ne pratique pas, parce que j'ai rencontré de mauvais prêtres?

—Ce n'est pas malin. Demande leur donc, s'ils ont renoncé à voyager en tramway, parce qu'un jour, un conducteur peu délicat leur a escamoté quelques piastres. Demande-leur donc, s'ils se refusent à tout jamais de faire appel à la médecine, pour eux ou pour leur famille, parce qu'un docteur a profité honteusement de la confiance qu'on lui donnait. Demandez-leur, pour se servir d'un argument plus à la porte, s'ils ont pour la vie renoncé à manger de la soupe, ou à boire leur petit coup, parce que un jour une épluchure de carotte flottait sur le bouillon, ou que les mains du commis paraissaient plutôt sales?

—Pas de danger, mon Père, que pareilles délicatesses les arrêtent jamais: la soupe et le petit coup, en dépit des épluchures ou des mains sales qui tendent le verre, resteront leurs menus favoris.

—Alors pourquoi renonceraient-ils à écouter les avis du bon Dieu, à s'asseoir à sa table, quand même le messager de Dieu aurait le coeur gâté? Dis-leur donc aussi à ces délicats, de ne pas croire trop vite aux histoires que l'on colporte: car Jésus-Christ lui-même a été calomnié. "S'ils m'ont traité, moi, de buveur et de gourmet, attendez-vous à plus, disait-il à ses apôtres." Or, la race des vipères existe encore, toujours prête à inventer, à exagérer. Elle est si habituée à ramper dans la boue, qu'elle voit sale, et croit se grandir en abaissant les autres à son niveau.

Si les faits ne sont que trop fondés; l'autorité religieuse est là: criez au loup! Et dans sa sagesse, elle saura rejeter les épluchures sans provoquer de scandale. D'ailleurs il vous reste toujours dans ce cas, l'obligation de mettre en pratique ce conseil de Notre-Seigneur: "Faites ce qu'ils vous disent, mais ne faites pas ce qu'ils font."

—Mon Père, c'est bon à entendre ces choses-là.

—Oui, mon ami, et pour moi, je te l'avoue, rien ne me prouve aussi clairement la divinité de l'Eglise que la faiblesse de ses ministres. Des prêtres tombent, mais l'Eglise ne tombe pas, car elle repose sur le Christ: les prêtres n'en sont que les portiers, les serviteurs.

—Mon Père, vous pourriez bien dire qu'ils en sont les bons serviteurs: car, s'il y a ça et là quelques faiblesses, dans aucune société il ne s'est rencontré un tel ensemble de vertus; l'histoire de notre pays et de chacune de nos paroisses est là pour le prouver; que dis-je, il ne faut pas avoir vécu longtemps, ni couru bien loin pour rencontrer des prêtres selon le coeur de Dieu, des saints, oui, des saints; et cela me chiffonne de voir tant des nôtres étaler au grand jour quelques misères, ou même les inventer, et fermer les yeux sur les mérites de tant d'âmes sacerdotales. Le peuple irlandais nous donne sur ce point un exemple admirable. Dans son esprit de foi, il respecte l'autorité, même quand celui qui la représente n'est pas respectable.

—Allons, Henri, je vois que nous aurons en toi, ce dont je n'ai jamais douté, un valeureux défenseur et un ami loyal. Je t'en remercie et je t'en félicite: tu ne fais que marcher sur les traces de tes pères. Adieu.

—Au revoir.

DANS LE MONDE CATHOLIQUE

LA FRANCE ET L'EGLISE

C'est l'or français qui alimente l'apostolat catholique; c'est la France qui fournit à l'Eglise la majeure partie de ses ouvriers apostoliques. Nous avons vu le génie apostolique français à l'oeuvre dans le Levant, en Syrie, en Mésopotamie, en Arménie, en Perse, en Arabie, en Hindoustan, aux Indes anglaises et françaises, en Birmanie, au Siam, au Laos, à la presqu'île de Malacca, au Combodge, en Cochinchine, au Tongking, en Mandchourie, en Corée, au Japon. "Un voyageur qui parcourrait le globe y trouverait partout la France, représentée et connue par ses missionnaires", écrit un des principaux collaborateurs de "La Guerre Allemande et le Catholicisme". Nulle parole n'est plus vraie. On l'a trop longtemps ignorée. Cela se conçoit. Le génie français, sous quelque aspect qu'on le considère, est toujours aussi modeste qu'il est grand. La France catholique n'a jamais cru devoir emboucher la sonore et ahurissante trompette de la réclame pour célébrer ses oeuvres dans les champs évangéliques. Ce n'est qu'en présence des stupides calomnies de l'Allemagne qu'elle a appris au monde catholique ce qu'a fait et fait encore pour sa Mère la Fille Aînée de l'Eglise. Ni l'Amérique, ni l'Océanie, ni l'Afrique n'ont été oubliées par la France catholique. Qu'on en juge par ce que nous apprend le savant évêque missionnaire qui traite dans "La Guerre Allemande et le Catholicisme" du "Rôle catholique de la France dans le Monde".

"L'Amérique n'est plus, que dans quelques parties, un pays de missions. Cependant, dès que, en descendant des champs de neige et de glace du Pôle Nord, la présence de l'homme se manifeste, associés aux tribus indiennes de pêcheurs et de chasseurs qui parcourent ces solitudes immenses, nous trouvons des missionnaires français. Les Oblats de Marie sont, en effet, les apôtres de l'Ouest Canadien, comme autrefois les Jésuites et les Sulpiciens, pour ne nommer que ceux-là, le furent du primitif Canada, ce pays de si bel avenir que nos missionnaires, nos martyrs, nos pionniers, grâce à des efforts héroïques, ont invinciblement gagné à l'Eglise catholique.

"La jeune et brillante Eglise des Etats-Unis ne reniera pas non plus ceux qui furent ses premiers apôtres. Un historien, en effet, a pu écrire: "Il nest pas un fleuve, un lac, une forêt de ce continent, des Alléghanys aux Montagnes Rocheuses, du golfe du Mexique à la baie de Hudson, qui n'ait été remonté, traversé ou parcouru par quelques-uns des héroïques enfants de la France, armés d'un crucifix, n'ayant pour bagage qu'un bréviaire et un autel portatif, s'en allant au prix de mille dangers, conquérir des âmes à Dieu.

"Plus près de nous, l'action la plus heureuse fut exercée à l'origine de la grande République américaine par Lafayette, Rochambeau, les nombreux officiers qui les suivirent, le corps d'armée de 6,000 hommes, tous français et catholiques, avec leurs aumôniers, ainsi que par les équipages de la flotte du comte d'Estaing. A cette époque, l'Etat de New-York, pour admettre un catholique à la condition de citoyen, exigeait qu'il adjurât solennellement toute obéissance, spirituelle ou non, à un pouvoir ecclésiastique établi en une terre étrangère. Il en était de même dans la plupart des Etats. Et si aujourd'hui le génie de la liberté éclaire les rives du Nouveau-Monde, il ne faut pas oublier qu'il n'y a allumé son phare que depuis une époque relativement récente et que la France "catholique" l'y a aidé de son mieux.

"Notre grande Révolution ne fut pas sans profiter, sous ce rapport, aux Etats-Unis, aussi bien qu'à l'Angleterre et à d'autres pays. Le 10 juillet 1791, débarquait à Baltimore une petite colonie de prêtres de Saint-Sulpice: à Baltimore, et plus tard à Boston et à San Francisco, comme à Montréal, elle devait avoir jusqu'aujourd'hui une place unique dans la formation du Clergé américain. D'autres prêtres vinrent aussi, dont plusieurs ont fondé et gouverné de nouveaux diocèses: tels sont Mgr Flaget à Louisville, Mgr de Cheverus à Boston, Mgr Dubourg à la Nouvelle-Orléans, Mgr Maréchal à Baltimore, Mgr Dubois à New-York...

"Ainsi, du reste, en a-t-il été de la récente dispersion de nombre de nos Congrégations religieuses: en les recueillant, l'Amérique catholique a augmenté sensiblement son personnel et ses moyens d'action. Ces compensations sont dans l'ordre des choses voulues par la Providence!

* * *

Les Antilles sont, en grande partie, évangélisées par des missionnaires français: Haïti, la Guadaloupe, la Martinique, Sainte-Lucie, la Trinidad.

L'Amérique du Sud compte aussi de nombreux représentants de nos Congrégations françaises, les Lazaristes, les Picpussiens, les Eudistes, les Missionnaires de Betharram, les Pères du Saint-Esprit, sans parler des Soeurs de Saint-Vincent-de-Paul, des Soeurs de Saint-Paul de Chartres, des Soeurs de Saint-Joseph, de Cluny, etc.

* * *

En Océanie, nous retrouvons les Missions proprement dites et, du même coup, des éléments français plus compacts. Ce sont d'abord les Maristes, de Lyon, qui, depuis leur fondation, évangélisent l'Australie, la Nouvelle-Zélande, les Wallis, la Mélanésie, la Micronésie, les Nouvelles-Hébrides, la Nouvelle-Calédonie, les îles Fidji. Partout là, ils furent reçus par des anthropophages qui sont aujourd'hui des chrétiens.

Ce sont les Pères des Sacré-Coeurs ou Picpussiens aux îles Sandwich, à Tahiti, aux Marquises, aux îles Hawaï, où l'héroïque sacrifice du P. Damien au milieu de ses lépreux a excité l'admiration du monde entier.

Ce sont les Pères du Sacré-Coeur d'Issoudun, dans la Nouvelle-Guinée, aux îles Marshall, aux îles Gilbert, etc.

* * *

Voici l'Afrique.

Ce continent était resté jusqu'à notre époque comme un bloc énorme qui paraissait réfractaire à toute action chrétienne. En 1842, les Pères du Saint-Esprit, réorganisés par le P. Libermann, un Juif alsacien converti et déclaré Vénérable par l'Eglise, l'attaquèrent résolument et après de longs efforts qui leur ont coûté plus de 700 missionnaires morts au champ d'honneur, ils ont réussi à ouvrir le "Continent Noir" et à l'occuper, non-seulement sur les côtes, mais jusqu'au centre. Ils n'ont pas tardé du reste à être rejoints dans cet assaut par les "Missions Africaines" de Lyon, et par les Pères Blancs, du grand cardinal Lavigerie, qui ont fait revivre dans l'Ouganda les plus beaux temps de l'évangélisation du monde.

D'autres sociétés de missionnaires seraient à citer: les Lazaristes en Abyssinie, les Capucins de Toulouse au pays des Somalis et des Gallas, les Capucins de la Savoie aux îles Seychelles, les Oblats de Marie au Natal, au Basutoland et au Transvaal, etc., sans parler de Madagascar, dont les Jésuites, les Pères du Saint-Esprit et les Lazaristes se partagent l'évangélisation, sans parler de l'Egypte où les établissements français d'enseignement supérieur, secondaire, primaire et professionnel comptent des milliers d'élèves."

Qu'on ose dire que le monde catholique n'aurait rien à perdre à la disparition de la France, à l'anéantissement de ses forces matérielles et morales. Ne faut-il pas plutôt, en présence de cette merveilleuse floraison de l'apostolat français, admettre que "la mort de la France creuserait dans l'Eglise catholique et dans le monde un vide qu'aucun peuple, actuellement, n'est en état de combler. Ces milliers de témoins qui ont au prix de leur vie et de leur sang donné de si belles moissons au Christ n'affirment-ils pas assez hautement que dans la France "le tronc en est sain et les racines en sont bonnes". Et n'avons-nous pas raison d'espérer que "l'orage qui souffle présentement dans sa ramure lui profitera" et que "le jour est proche où lui sourira encore le grand soleil de Dieu..."

POURQUOI SE MELENT-ILS DE POLITIQUE, CES CURES?

Le sermon venait de finir.

Les hommes, à la conscience de veau ou de mouton, sortaient l'oreille basse. Jacques Butor, organisateur politique, grand maquignon d'électeurs, qui avait reçu en pleine tête la douche servie par le prédicateur aux acheteurs de votes et aux vendus, s'en allait rouge comme une pivoine et maugréant entre ses dents: Pourquoi se mêlent-ils de politique, ces curés? Est-ce que ça les regarde?

Et furieux comme un dindon qui voit rouge, il entra au presbytère demander compte au prédicateur de ses paroles déplacées.

—Allons, Jacquot, comme te voilà excité ce soir! commence par prendre ce fauteuil, et par te mettre sur tes bases.

—Excité, excité, on le serait à moins! Pourquoi aussi vous mêlez-vous de parler politique? Ces choses-là ne vous regardent pas!

—Décidément, la question que j'ai touchée est plus brûlante que je ne pensais. Tiens, nous allons nous expliquer; allume ta pipe: le tabac calme les nerfs, éclaircit les idées. Veux-tu une allumette?

—Pas de refus.

Cette politesse alla droit au coeur de Jacquot; sa grosse figure, caressée par les vapeurs bleuâtres de la fumée, passa doucement du rouge cramoisi au rouge tendre.

—Ainsi, Jacquot, tu veux nous interdire la politique? Tu n'es pas le premier à former ce projet. Les Juifs, pas ceux de notre ville, mais leurs arrières-grands-pères, ceux qui habitaient Jérusalem du temps de Ponce Pilate, reprochaient déjà à l'Eglise naissante de faire de la politique: "Ce séducteur, disaient-ils au gouverneur romain en lui parlant de Jésus, défend de payer les impôts à César; il soulève le peuple, il fait de la politique: Crucifiez-le!"

Les persécuteurs de tous les temps ont égorgé papes, évêques, prêtres, toujours sous ce même prétexte: "ils troublent la paix publique, ils trouvent à redire à notre manière de faire, ils font de la politique, tuons-les". Toi, Jacquot, tu es moins féroce, tu ne voudrais pas couper le cou à ton curé; je t'en remercie. Mais quant à te promettre de renoncer complètement à la politique, oh bien! non! dussé-je y perdre ma peau!

Mes jours sont d'ailleurs en sûreté, car tu es intelligent et capable par suite de comprendre de quelle politique se mêle ton curé et pourquoi il s'en mêle.

Il me semble pourtant que tu t'en occupes parfois de politique, toi Jacquot? Même paraît-il que notre député te doit une grosse chandelle; car, sans toi, il aurait attrapé ici une belle veste.

—C'est mon droit de m'en occuper: ne suis-je pas citoyen, électeur?

—Et moi donc? Me prends-tu pour un Chinois émigré? Je suis citoyen comme toi, avec cette différence que si tu es peut-être plus intelligent que moi, tu es certainement moins instruit. Car enfin, qu'as-tu lu dans ta vie? TON journal, et rien que TON journal. Tu n'as vu que ce qu'il voulait te faire voir; tu as cru tout ce qu'il a voulu te faire avaler. Or, quand on ne voit qu'un côté et qu'on le voit, non tel qu'il est, mais tel que d'autres ont intérêt à nous le montrer, on juge mal. N'est-ce pas ton avis, Jacquot?

Jacquot pencha la tête et regarda le crachoir.

Ainsi le premier rat de collège, parce qu'il est payé tant la ligne pour pousser les affaires de ses patrons politiques en **emplissant** le peuple, pourra écrire tout ce qu'il voudra; des hableurs viendront parcourir la paroisse et le comté, débiter toutes sortes de principes, et le prêtre qui n'a aucun intérêt à tromper le peuple, le prêtre qui vit au milieu de ses paroissiens comme un père au milieu de ses enfants, devra se taire? Lui qu'on vient consulter sur la maladie d'une vache, l'achat d'un terrain, les affaires de famille, il ne pourra pas, s'il est consulté **privement**, faire part de ses lumières quand il s'agit des affaires d'intérêt général? De quel droit le lui défendre?

—Que le prêtre réponde avec prudence à ceux qui viendront le consulter **privément**, je n'y trouve rien à redire. Mais ce que je ne puis accepter, c'est que le prêtre traite de politique EN CHAIRE.

—Bien des chefs politiques sont moins généreux que toi Jacquot; ils voudraient nous cabaner à la sacristie, et nous interdire ce que tu m'accordes dans ton grand bon sens. Aussi je te remercie de cette concession. Peut-être vas-tu m'en faire une autre.

—Monsieur le curé, j'ai la tête dure, je vous avertis.

—Elle est dure peut-être, mais elle n'est pas croche, c'est l'essentiel: car avec une tête croche on perd son temps et ses arguments. Ecoute-moi, Jacquot.

Le prêtre, par son ministère même, doit planer au-dessus des partis; aussi dans les circonstances ordinaires, quand les questions agitées ne touchent en rien aux intérêts spirituels des âmes, le prêtre se borne-t-il à développer **en chaire** les règles générales qui doivent guider le peuple dans les élections As-tu jamais entendu lire **en chaire** un mandement des évêques sur la marine ou la réciprocité? As-tu été invité, du haut de **la chaire**, à voter rouge ou bleu à cause de telle question de taxe, de chemin de fer, ou de voirie chaudement agitée entre les partis politiques?

—Jamais, Monsieur le curé.

—Le prêtre dans toutes ces questions qui ne touchent en rien aux âmes, laisse les partis s'agiter et si, comme citoyen, il a son opinion formée, il n'use pas de sa position pour influencer ses paroissiens en traitant ces questions **dans la chaire de vérité.** En chaire il est l'homme de Dieu.

Mais il se présente aussi parfois des questions politiques, où le clergé peut et doit intervenir: ce sont celles qui touchent aux intérêts spirituels des âmes, soit parce que ces questions ont rapport à la foi ou à la morale. — Comme la question des écoles, la question de boisson — Soit parce qu'elles peuvent affecter la liberté ou l'indépendance de l'Eglise. Alors les prêtres et les évêques peuvent en toute justice et doivent en conscience élever la voix, signaler le danger, déclarer que voter en tel sens est un péché; et c'est à l'Eglise seule qu'il appartient d'apprécier les circonstances où le prêtre doit se taire ou élever la voix, et non pas aux meneurs politiques.

D'ailleurs, Jacquot, méfie-toi de ceux qui n'aiment pas l'influence du prêtre, qui craignent son intervention. Ce ne sont pas les honnêtes gens qui redoutent la police, mais les malfaiteurs. Le prêtre chez nous a toujours été patriote et ardent, l'ami du peuple; les exploiteurs politiques, ne pouvant pas l'acheter, veulent au moins l'empêcher de leur nuire, le réduire au silence, en faire un chien muet, pour tondre à leur guise et manger les brebis. Eh bien, non, le prêtre ne sera pas muet, et sans se mêler **en chaire** aux questions d'intérêt purement matériel, il saura se faire le porte-voix des évêques, défendre les droits de Dieu et des âmes, et flageller les acheteurs de votes et les êtres assez vils pour se vendre comme des veaux.

(A suivre sur la page 4)



REPONSES

Folle Avoine.

Elle est ,des mauvaises herbes, à peu près la plus nuisible. Sa graine n'est pas huileuse comme celle de la moutarde et l'herbe à la violette; cependant, elle peut se conserver dans la terre jusqu'à six ans. Il faut donc la faire pousser pour la détruire. Heureusement sa tige est un foin superbe pour les chevaux comme pour les vaches à lait. On la coupe avant qu'elle fasse sa grappe, au moins il ne faut pas la laisser mûrir. On la coupe avec la lieuse parce qu'elle est plus facile à récolter et à conserver. On la couperait sans la lier et elle serait encore un excellent foin, mais on fait un meilleur mulon avec des bottines qu'avec du foin délié.

La vente du lait.

Il paraît qu'à l'Ile des chênes on s'inquiète beaucoup de la manière dont on est traité par les compagnies d'acheteurs de lait. On s'imagine que tout serait perdu si on cessait de vendre du lait. Moi je pense qu'on ne serait pas plus mal. En tous cas, on serait bien plus indépendant.

Ne croyez pas que je veuille vous faire abandonner la vente du lait. Oh! non. Il faut avoir pitié des gens de la ville. Mais si ces messieurs deviennent trop exigents, qu'ils sachent bien que nous pouvons nous passer d'eux.

Le cultivateur n'aura pas à réfléchir longtemps pour comprendre que le plus grand revenu des animaux n'est pas le lait de vos vaches. Il y a aussi la vente du boeuf et du lard et pardessus tout il y a l'engrais des terres. Vous avez 10 à 15 vaches que vous soignez bien pour en retirer en hiver tout le bénéfice possible. Vous leur donnez ce que vous avez de meilleur en fourrage, et ça paye bien. Des petits cultivateurs retirent de $100 à $200 par mois. Ce serait pénible d'abandonner un commerce qui paye si bien. Mais enfin si on veut vous faire des misères dans l'achat de votre lait, au lieu de 10 vaches vous pourrez, en quelques années, en avoir 50, et laisser les vaches élever leurs veaux.

La différence serait grande dans le travail, mais les revenus ne seraient pas moindres. On ne vendrait plus de lait mais on vendrait plus d'animaux. Il ne faudrait d'étable que pour les vaches qu'on garderait pour le lait, les veaux de l'année et les bêtes qu'on engraisserait pour la boucherie — les autres hiverneraient très bien dans des "sheds". Il faudrait d'immenses pâturages; tant mieux! Il y aurait beaucoup de fumier à répandre sur les terres, ce serait votre plus grande richesse. Voyez donc, même ceux qui font un peu la culture mixte, sont obligés de semer de l'avoine et de l'orge dans de la mauvaise terre. Ils ne récoltent presque rien, mais, disent-ils, ça améliore la terre. Si au lieu de cela vous aviez toujours du pâturage ou du terrain engraissé pour semer tous vos grains, vous voyez déjà la différence dans vos récoltes de blé, d'avoine et d'orge.

Vous ne parleriez plus de mauvaises herbes, vos animaux n'en auraient plus même assez à détruire, la main d'oeuvre serait réduite; plus de lait à charroyer. Mais des animaux à vendre tous les mois; tout indique que le prix de la viande sera très bon pour plusieurs années.

Ainsi, cultivateurs, ne redoutez pas l'avenir. Il n'y a que vous soyez indépendants. Travaillez bien vos terres et personne ne peut vous empêcher de faire de l'argent. Vous restez à l'abri de tous les soucis qu'on a dans les villes.

Rectification.

Le cultivateur que j'ai mentionné dans l'article de la semaine dernière ne répond pas à l'adresse de M. Philippe, mais adressez-vous à M. Philippe Manseau, et il vous dira ce que peut faire un jeune homme pauvre qui après avoir été bien élevé, veut se mettre au travail. Vous vous rappelez: "$3,600 payées en 5 ans", maintenant l'aisance complète.

N.-C. JUTRAS, ptre.

LE MARCHE

BESTIAUX

Prix, argent comptant, à Winnipeg, à la fin de la semaine.

Boeufs—

Premier choix ....$6.40 à $6.65
Bon choix ....$5.50 à $5.85
"Feeders" ....$5.40 à $5.75
"Stockers" ....$5.40 à $5.60
Moyens ....$4.25 à $4.75

Taureaux—

Premier choix ....$4.75 à $5.00
Moyens ....$4.25 à $4.60
Légers ....$3.65 à $4.00

Boeufs—(Oxen)

Premier choix ....$5.25 à $5.50
Bons ....$4.50 à $4.75
Moyens ....$3.75 à $4.25

Vaches—

Excellents ....$5.25 à $5.50
Bon choix ....$4.75 à $5.00
Bon ....$4.25 à $4.50
Ordinaires ....$3.75 à $4.00
Conserve ....$2.50 à $2.85

Génisses—

Premier choix ....$5.0 à $5.65
Bon choix ....$5.00 à $5.25
Bon ....$4.65 à $4.85
"Stockers" ....$5.00 à $5.40

Cochons—

Moyens ....$8.70 à $8.75
Bons légers, 110 à 140 ....$6.50 à $7.00
Légers, 110 et moins $6.00 à $6.25
(Pigs) Pesants ....$6.50 à $7.00
"Stags" et truies maigres ....$4.00 à $4.50
Verrats (Pesants) $3.00

Moutons—

Brebis grasses ....$6.25 à $6.75
Moutons ....$8.00 à $8.25

Veaux—

De choix, 125 à 225 livres ....$6.75 à $7.00
Moyens ....$5.75 à $6.25
Lourds ....$5.00 à $6.25

LES PRODUITS

Prix du gros

Oeufs—

Frais pondus 30-31

Beurre—

Crèmerie 32-34
Ferme (dairy) 18-26

Saindoux—

En briques 13¼
Seau (20) $2.87
Caisse (5) $8.77
Caisse (3) $8.85

Fromage—

Nouveau 18
Twins 18¼

Viandes préparées—

Boeuf 10
Veau 14
Mouton 15½
Porc 13½

Viandes cuites—

Jambon 13-17
Bacon 20-22
Epaule 12½
Porc salé (baril) $22.00
Bologne .... .10
Saucisse de porc .... .10

Volailles vivantes—

Coq 08
Poulet 14
Dinde 14
Canard 11
Oie 10

Alimentation—

Son (tonne) $19
Gru $21

Fleur—

Best Patents $6.40
Bakers $5.90
Clears $5.20
XXXX $3.95
Avoine roulée $1.97

Sucre—

Extra, garanti $7.35

Foin et fourrage—

Manitoba, naturel $16
No 2 ....$15
No 3 ....$12
Sauvage, No 1 ....$13
Sauvage, No 2 ....$11
Sauvage, No 3 ....$ 9
Blé, fourrage No 4 la tonne 30-31
Avoine, le boisseau .... .45
Avoine cassée $28
Blé d'inde à vaches (la tonne) $32

LES GRAINS

Blé—

No 1 nord 115½
No 2 nord 112½
No 3 nord 108½
No 4 ....104½
No 5 ....95½
No 6 ....85½
Fourrage 75½

Avoines—

No 2 C W 40
No 3 C W 37
Extra No 1 fourrage 37
No 1 fourrage 35
No 2 fourrage 34

Lin—

No 1 N W C 189
No 2 C W 186

CHANGEMENT DE SEMENCE

Le meilleur conseil que nous puissions vous donner au sujet du changement de semence est le suivant: ne changez de semence que lorsque vous êtes sûr que vous vous procurez une semence supérieure à l'ancienne. Le nouveau grain doit être identique à la variété et sans graines de mauvaises herbes. Un très grand danger que l'on court lorsque l'on fait venir la semence de très loin, c'est qu'elle peut contenir des graines de mauvaises herbes nouvelles et dangereuses.

MALADIES CHARBONNEUSES DU GRAIN

Un cultivateur pratique nous dit avoir constaté cette saison 50 pour cent d'épis charbonneux dans le champ d'avoine de son voisin. Si le propriétaire de cette avoine emploient une batteuse cette batteuse sera infectée à tel point que l'avoine propre qui y passera ensuite pourra s'infecter également et donner, elle aussi, cinquante pour cent de grain charbonneux.

On bat quelquefois le grain en hiver. Employez donc une batteuse propre qui n'a pas été employée pour du grain charbonneux, ou, si elle l'a été, trempez de vieux sacs dans une solution de formaline, (1 livre dans gallon d'eau) tordez-les et bourrez-les dans le corps de la machine et fermez celle-ci. Il suffit de cinq heures de fumigation pour détruire les spores du charbon. Pulvérisez ou lavez l'extérieur de la machine avec la même solution. Les batteuses et les instruments infectés de spores de charbon contaminent le grain propre. C'est ainsi que l'infection se met dans tant de récoltes appartenant à des cultivateurs soigneux.

LES MALADIES DES ARBRES FRUITIERS

Lorsque la saison de végétation est terminée, les champignons qui causent la tavelure des pommes ou des poires, la pourriture amère, la pourriture noire et les autres maladies, se reposent, tout comme les arbres. Mais ces champignons, si on ne les dérangeat pas dans leur repos, hivernent tranquillement et sont prêts à recommencer leurs méfaits le printemps suivant. La pulvérisation est très efficace pour les détruire, mais on ne peut pas pulvériser en hiver. Mais les jours où le temps est doux, examinez donc soigneusement vos arbres. Enlevez les branches mortes, grattez et désinfectez les chancres et l'écorce, et blanchissez à la chaux le tronc et les branches principales. Grâce à ces précautions, vous préviendrez des épidémies destructives.

L'AERATION DU CAVEAU A RACINES

Beaucoup de pommes de terre, de carottes, de racines et de légumes se gâtent dans des caveaux mal aérés. Si vous voulez que vos racines et vos pommes de terre échappent à la pourriture, mettez-les dans un caveau à racines qui soit à l'épreuve des gelées et qui soit bien aéré. Ne rentrez pas dans le caveau les pommes de terre ou les racines qui ont été meurtries ou endommagées, car celles-là provoqueront sûrement des pourritures de cave. Tenez le caveau aussi frais que possible, mais empêchez la gelée. La meilleure température est entre 35 et 40 degrés F.

LE GENERAL DE CASTELNAU

Chef d'état-major général

(Le Pèlerin)

Le général Joffre ayant été nommé récemment au commandement de toutes nos armées, a décidé de s'adjoindre, pour la direction des opérations sur le front français, un chef d'état-major général et a choisi pour cette fonction le général de Castelnau, qui conserve son rang de commandant de groupe d'armées.

Nous avons déjà donné les magnifiques états de services du général de Castelnau et mis en lumière son admirable esprit de foi.

"De taille moyenne, écrit M. Serge Basset, et comme ramassé sur lui-même, resté alerte et droit, il donne une impression de force concentrée, prête à jaillir. L'énergie de sa physionomie toute militaire, simple et tranquille, volontiers sévère (avec des plis de douceur aux lèvres pourtant, et, s'il le veut, une charmante bienveillance dans les yeux) semble comme l'panouissement de forces physiques demeurées intactes et que la soixantaine n'a ni touchées ni même effleurées.

"Au moral, même résistance, même fermeté opiniâtre. Le général est un caractère. Ses officiers l'appellent "l'homme du devoir". Définition exacte. Ce que ce chef conçoit comme devant être fait pour le bien de l'armée, la préparation de la victoire, la délivrance du pays, devient aussitôt, avec une autorité écrasante, la règle, la loi. Et il s'y soumet tout le premier, de toute la ferveur de sa foi patriotique. Pendant qu'il dicte des ordres, on vient, naguère, lui annoncer la mort d'un de ses fils héroïquement tombé à l'ennemi. Il se recueille un instant, le temps d'envoyer à son enfant la suprême pensée de son coeur déchiré, puis il se remet à travailler avec ses officiers. CaCr plus que les larmes le temps presse; il faut songer d'abord à ceux qui, en pleine bataille, attendent des instructions, et peut-être leur salut...

"De même il possède, et de la façon la plus naturelle et invinciblement, la confiance qui, émanée de lui, imprimera dans l'âme de tous les soldats la certitude de la victoire. Cette confiance qu'il porte en soi comme une boussole, le chef l'inspire à tous ceux qui l'approchent, même ceux qui furent ses adversaires. On sait qu'il connaît le troupier comme pas un — et qu'il l'aime. Il est demeuré treize ans capitaine, sept ans chef de bataillon, treize ans lieutenant-colonel, sept ans colonel, il s'en félicite, disent ceux qui le connaissent, car il estime que c'est ainsi "qu'on devient un vrai fantassin". Un vrai chef aussi, un conducteur d'hommes. Il l'a surabondamment prouvé."

LA BATAILLE DE CZERNOWITZ

Londres, 8. — Le "Times" apprend de son correspondant de Petrograd, que les Russes ont percé les premières lignes de l'ennemi dans le voisinage immédiat de Czernowitz, obligeant leurs adversaires à reculer sur leur deuxième ligne et à se tenir définitivement sur la défensive.

La dépêche, datée de mercredi, dit que lennemi a subi des pertes énormes dans ces engagements, ainsi que dans les environs de Czartorysk où il a été poursuivi sur plusieurs kilomètres dans la direction de l'ouest.

* * *

Petrograd, 8. — Il ne parait pas improbable d'après les informations reçues du front que les forces austro-allemandes qui se trouvent à l'extrémité sud de la zone de combat soient bientôt refoulées jusqu'à la ligne passant par Kolomea, Stanislaw et Galich, en raison de l'avance régulière et continuelle des Russes entre la Stripa supérieure et la frontière roumaine. On annonce déjà que les Autrichiens ont transféré leur base de Czernowitz dans la direction de Kolomea.

Bien que les Autrichiens combattent courageusement, les Russes, déclare-t-on, ont réussi à prendre d'assaut les fortifications entourant Czernowitz, que la presse allemande a décrites récemment comme imprenables. Ayant coupé la ligne ferrée allant de Zalesczayki à Czernowitz, les Russes menacent les lignes de communications existant entre Czernowitz et Kolomea.

La zone de l'offensive russe s'étend dans le Nord, mettant ainsi dans le champ d'action le flanc gauche du front central. D'Olitza ils se sont avancés sur la ligne du chemin de fer jusqu'à 40 kilomètres de Kevertzi, et s'avancent, dit-on, maintenant sur les routes qui se rendent à Lutsk, et ne sont pas loignées de cette ville et aussi sur celles allant de Podcherevitchi à Kostuhova, à 5 kilomètres au nord de la ligne du chemin de fer Kovel-Sarny, à l'ouest de la Styr. Ces positions sont regardées comme spécialement avantageuses, étant bordées à droite par les marais de Pinsk, écartant toute sérieuse menace de cette direction.

DRAME SANGLANT DANS QUEBEC

Trois soldats du 33e régiment venant de London, Ont., tuent un Grec dans un restaurant, rue Saint-Joseph.

Québec, 4. — Dans la nuit du 31 décembre au premier janvier, vers une heure du matin, les bons catholiques venant de la Messe de Minuit à l'église paroissiale Saint-Roch, ont été témoins d'un drame sanglant entouré de circonstances particulièrement odieuses.

Après cette messe, le restaurant grec rue Saint-Joseph, près de la rue Dorchester s'emplit rapidement de clients. On remarqua particulièrement trois soldats portant l'uniforme du 33e régiment de la ville ultra loyaliste de London, qui se distinguèrent par la bonne chère qu'ils ont faite.

Quand vint la fin, le proprio demanda aux soldats de payer ce qu'ils avaient pris, mais ils refusèrent en se moquant de cet homme. Celui-ci en prit un par le chignon et se mit en frais de lui faire passer la porte. Les deux autres sortirent chacun un revolver et firent feu sur le Grec.

Une balle atteignit le malheureux restaurateur à la nuque, une seconde à la poitrine et une troisième dans le dos. Les bandits en khaki braquèrent leurs armes sur les témoins galvanisés de ce terrible assassinat et se sauvèrent à reculons.

Malheureusement pour eux, la police de Québec n'est pas celle de London, et avant qu'ils n'aient pu faire cent pas, ils étaient pincés et conduits au poste sous bonne escorte, après qu'ils eussent été identifiés par plusieurs des témoins.

Il est clair que ces gens n'en étaient pas à leur coup d'essai et ils avaient dû se faire la main sur la police bénévole de London. En sortant un des bandits lança son revolver de l'autre côté de la rue et on le retrouva dans la vitrine de la maison de pompes funèbres Hubert Moisan. L'autre se débarrassa de son arme un peu plus loin en le lançant dans un soupirail de cave.

Les dépêches de la presse associée ne semblent pas s'occuper de cette affaire. Il semblerait à leur indifférence que ces choses se font couramment dans les rangs des soldats et qu'il ne vaut plus la peine d'en parler.

MORT POUR LA FRANCE

La croix de guerre est épinglée sur les dépouilles d'un Américain tombé en Alsace

Paris, 4. — La croix de guerre a été épinglée sur le drapeau français qui recouvrait le corps de l'Américain Richard Hall, gradué de l'université de Dartmouth, qui été tué, le matin de Noël, par un obus allemond alors qu'il conduisait une ambulance amricaine sur la route située près du Vieil Armand.

Cette route est sous le feu des canons allemands.

Une lettre de condoléances du général Joffre, et signée également par l'officier d'ordonnance Ragenau, a été envoyée à ses parents.

POURQUOI SE MELENT-ILS DE POLITIQUE, CES CURES?

(Suite de la page 3)

Voyons, Jacquot, trouves-tu quelque chose à redire?

—Ce que vous dites a bien du bon sens, mais nous sommes ici dans un pays mixte; les protestants voient de mauvais oeil l'intervention du prêtre et plusieurs catholiques pour le même motif s'éloignent de la religion.

—Si des protestants fanatiques voient de mauvais oeil l'intervention de l'Eglise, je le regrette, mais l'Eglise est chez elle ici; elle a ses droits, rien ne l'empêchera de les exercer. Quant aux catholiques dont tu parles je doute qu'ils soient catholiques: car le catholique doit suivre le Christ avant son chef politique, il doit obéir à l'Eglise plutôt qu'à son parti. D'ailleurs, je le répète, l'Eglise dans les questions d'ordre purement matériel n'intervient pas, quand elle le fait dans les autres, c'est pour rappeler les grands principes, guider ses enfants et défendre leurs droits en défendant aussi les droits de Dieu inséparables du bien du pays.

Eh bien! Jacquot, qu'as-tu à dire?

Et Jacquot secoua les cendres de son brûle-gueule, et dit: Monsieur le curé, m'est avis que vous avez raison. Ce n'est pas ainsi qu'on m'avait expliqué la chose mais je comprends à présent. Ce que vous venez de me dire est plein de bon sens.

—Tu vois Jacquot qu'une bonne pipe de tabac canadien éclaircit les idées, reviens l'un de ces soirs en fumer une autre, en faisant un brin de jasette; nous parlerons des élections.

—Je vous remercie de votre politesse, monsieur le curé, c'est pas de refus.

Et Jacquot s'en alla le coeur léger, le visage épanoui. Il avait compris!

EN PROVINCE

LE PAS

MM. Pascal Ducharme et Guiboche ont fait une bonne chasse la semaine dernière, ayant pris pour $70 de fourrures.

• • •

Mme Jos. Baril arrivait de Big River, Sask., la semaine dernière. Elle venait rejoindre son mari, arrivé ici depuis quelque temps.

• • •

M. Louis Bacon, qui fait la pêche sur le Moose Lake, cet hiver, arrivait en ville vendredi dernier. Il rapporte que la pêche est difficile cette anne. La glace étant mince, le poisson se tient le long des rives des lacs et l'eau étant peu profonde, il est difficile de tendre les filets. Il faudrait une température froide maintenant pour que la pêche fut ordinaire cet hiver.

• • •

La température la plus basse que nous ayons eue dans la première partie de l'hiver, cette année, a été de 22 degrés en dessous de zéro, le matin de Noël.

• • •

Malgré le froid excessif et le vent qu'il faisait le 28 décembre matin, il n'y avait pas moins de 60 enfants présents à la messe des Saints Innocents, qui avait lieu à neuf heures du matin.

• • •

Mme P. Lambess était en ville la semaine dernière. Son mari fait la chasse dans le nord cet hiver, et a déjà pris trois renards croisés, qu'il a vendus $35 pièce.

• • •

Il y avait foule à la séance donnée par les Dames de la Société de Bienfaisance, qui avait lieu mardi soir le 28 décembre, dans la salle du Cercle Canadien-français, et à laquelle assistaient plus de 125 enfants de tout âge.

Les dames avaient donné cette séance pour distribuer les jouets qu'elles avaient placés dans un grand arbre de Noël pour être distribués à chaque enfant catholique de la ville. La plupart étaient présents.

Avant la distribution des jouets et des cadeaux, il y eut plusieurs monologues et une pièce. Le jeune Donat Leduc excella dans son monologue, en anglais (le seul), "Middle Age Boy". Il se révèla un acteur de première force, et il mérite des éloges, ainsi que les actrices, Miles Corine Smith, Ida Lafontaine, Blanche Desmeules, M. Lafontaine, Antoinette Cuillerier, Eva Bacon, Claire Landry et A. Larose, qui toutes remplirent leur rôle d'une manière irréprochable.

Les présents étaient beaux et nombreux. Pierre Flamand fut un des heureux qui gagna une jolie montre.

La séance se termina au chant de "The Maple Lead Forever" et de "O Canada", chant en choeur par les enfants de l'école bilingue.

L'arbre avait été décoré gratuitement, avec goût, avec des lumières électriques, par M. J. Fredette.

• • •

M. A.-P. Carré, autrefois intendant de la Maison Révillon Frères à Cumberland, s'est enrôlé dans le 19me Cameron Highlanders.

La Compagnie de la Baie d'Hudson exhibe dans ses vitrines deux truites remarquables, pesant chacune 39½ livres. Chacune d'elles mesure 3 pieds 3 pouces. Elles furent prises dans le Lac aux Castors — Baver Lake.

Dimanche le 2 janvier, le Saint Sacrement était exposé pendant la grand'messe, et il y avait après la messe une prière spéciale pour la paix, recommandée par Son Altesse le Gouverneur Général du Canada. Les églises des autres dénominations eurent aussi la prière pour la paix.

D.-F. de Trmaudan.

SAINT-CHARLES

La gaieté est soeur de la piété. La paroisse de Saint-Charles donne gîte à ces aimables soeurs jumelles. La fête des Rois fut pieuse et joyeuse.

L'église embellie de ses parures de Noël; le R. P. Thérien, o.m.i., revêtu de l'or des ornements sacrés; les fidèles nombreux et recueillis; les chants de la Messe Royale exécutés avec entrain par le choeur paroissial; tout, en un mot, concrétisait en ce petit coin du Manitoba, la joie universelle de l'Eglise, à la vue des Trois Mages, nos frères aînés en la foi, prosternés aux pieds de Jésus de Bethléem.

Le sermon de circonstance fut donné par le R. P. A. Dallaire, o.m.i., missionnaire.

"L'encens est le symbole de la prière. Elle est la respiration de l'âme, prenant en Dieu ses éléments de purification, d'activité et de réparation. La prière est aussi l'expiration de l'âme, exhalant, dans l'intimité de son Dieu, ses souffrances, ses faiblesses et ses indigences.

L'or est le symbole de la foi chrétienne, le seul ciment capable de résister aux principes de désagrégation qui ont miné et détruit les oeuvres humaines les plus robustes. C'est en la foi, la vraie foi des Mages, que se trouve le secret de cette unité des croyances, de moeurs et d'aspirations de peuples divers, divisés par des ambitions nationales bien marquées. Quel spectacle de grandeur et de vie débordante offre au monde notre Mère l'Eglise: un seul chef, 2,000 évêques et archevêques, 300,000 prêtres, 300,000,000 de fidèles, tous dans l'unité de foi!

"La myrrhe symbolise les bonnes oeuvres, qui, pour un chrétien, se résume dans la charité envers le prochain. La charité, c'est la brise qui rafraîchit les fronts enfiévrés par la souffrance; c'est l'ombre et le ruisseau d'eau désaltérante sur la route du malheureux... Charité de sympathie, de support mutuel, d'abnégation... Savoir prier, croire et agir en Dieu et pour Dieu: voilà le nerf d'une vie chrétienne et l'assurance de gloire éternelle."

La messe terminée, un groupe de douze paroissiens entre au presbytère: ce sont les chantres. Il est de tradition de leur donner un banquet annuel.

Plusieurs des bonnes choses de la création, préparées avec art par la cuisinière dévouée du presbytère, parfument la salle et excitent des étincelles d'appétit dans tous les yeux. Le silence, quasi religieux, présidant selon la coutume à toute naissance de banquet, éclata tout à coup en mots pour rire, en petites taquineries joyeuses. C'était charmant.

Mlle Adèle Caron, l'organiste, remercie, d'un sourire, les donateurs d'un beau chapelet monté sur or et d'un plateau en verre coupé.

Quelques paroles, chaudes de coeur, du R. P. Curé, remercient le choeur de chant de leur dévouement si bien récompensé par le succès.

Plusieurs des convives, retenus dans le silence par leur humilité, répondent à l'invitation de dire un mot, par un merci qui vaut souvent un discours.

L'on parla tout de même. M. Damas Laflèche, touché de l'intimité de cette fête, fit percer l'idée que la séparation pouvait se faire durant 1916... Il exprima aussi cette pensée noble de désintéressement: "On chanterait quand même à l'église, et aussi bien, s'il n'y avait point de banquet. Seule la générosité du R. P. Curé est à louer en cette fête.

Le R. P. Therrien, déclare un autre orateur, est tout coeur. Il y a de gros vaisseaux chargés de cargaisons plus ou moins précieuses. Notre curé est un gros vaisseau facile à décrire: c'est un coeur ayant pour voiles, gouvernail et cargaison que du coeur!

M. Alfred Caron, président du coeur de chant, manifeste en termes bien sentis la reconnaissance qu'il doit à son bien-aimé pasteur. Le banquet s'éteignit dans les rires soulevés par une chanson de circonstance où les vieux garçons eurent leur plat.

Puis durant quelques heures ce furent des bouffées, des chansons canadiennes, toutes imprégnées des beautés du Canada et de l'idéal du Canadien.

Tous se quittèrent joyeux avec ce sentiment si bien rendu par Lamartine:

Ce jour s'est écoulé, comme fond
dans la bouche
Un fruit délicieux sous la dent
qui le touche.

INWOOD

Brûle vive

Un terrible accident vient de se produire chez M. Sten Nyblad, lui-même parti pour Broadvalley, depuis un mois.

Sa fillette aînée, Gladys, âgée de 8 ans, profitant de l'absence de sa mère qui était à faire quelques emplettes au magasin voisin, mit le feu à un arbre de Noël et les flammes se communiquèrent à ses vêtements. La pauvre enfant, se voyant enveloppée par les flammes, se précipita vers la porte et se jeta dans la neige. Sa pauvre mère, ainsi que les voisins, parvinrent à éteindre les flammes impitoyables qui calcinaient ses chairs. Néanmoins la pauvre enfant était horriblement brûlée.

Profitant alors d'un train de freight qui passait, on la transporta à Winnipeg où en arrivant elle expira dans l'ambulance.

Nos plus sincères condoléances aux parents en deuil et si cruellement éprouvés.

• • •

Le soldat A. Berger, qui a vécu parmi nous près d'un an et qui s'est enrôlé l'été dernier, était en congé à Inwood la semaine dernière. M. Berger compte partir bientôt pour le front, où il rejoindra son frère. Nous lui souhaitons bon succès et prompt retour, sain et sauf.

• • •

M. H.-J. Latourelle est venu passer le jour de l'an parmi nous.

• • •

M. Léon Verchères, de Saint-Boniface, est venue visiter ses parents d'Inwood, la semaine dernière.

• • •

M. Jules Bonin, de Sainte-Amélie, est venu passer les fêtes chez son oncle, M. T. Laporte.

• • •

M. O. Boisclair est allée en visite à Saint-Charles, la semaine dernière.

• • •

Mme W.-U. Cossette est allée passer le jour de lan chez ses parents à Saint-Boniface.

Toinon.

LAURIER

La Partie de Whist donnée le 28 décembre dernier sous la préseidence de notre bon et digne curé, le Rév. M. E. Halde, a été un vrai succès.

Comme toujours les paniers étaient artistiquement décorés et bien fournis; ils ont donné la jolie somme de $115. Merci à tous.

• • •

Dans notre jolie église, la messe de Minuit a rassemblé tous les fidèles et c'est au milieu des plus beaux chants que chacun a voulu rendre hommage au Divin Enfant Jésus en venant faire la sainte communion. Un joli solo de violon et clarinette donnée par Mlle Jeanne Trottier, notre organiste, et M. A. Roch, notre principal, a été fort goûté. Mlle Gabrielle Trottier accompagnait à l'orgue. L'illumination était si belle et les décorations si jolies que tous se croyaient transportés dans un monde meilleur. Il fait si bon d'être chrétiens!!

• • •

Notre patinoir si bien décoré pour les fêtes du nouvel an a été fort rempli non seulement par les gens de la place, mais aussi par une foule d'étrangers qui se sont bien promis d'y revenir. La malheureuse grippe a cependant forcé beaucoup d'amateurs à demeurer chez eux, mais n'ayez crainte, il reprendront le temps perdu.

• • •

M. Hurst, notre maire, était de passage ici cette semaine. Il nous a fait de grands éloges de notre nouveau conseiller. Honneur à Laurier!!

• • •

Le Rév. M. J. Halde, curé de Dauphin, était ces jours derniers en visite au presbytère, à Laurier, pour se guérir de la grippe. On recommande de verser quelques petites fois dans la neige. Cette recette peut aussi bien s'applliquer aux paroissiens voisins!! Vilaine grippe!!

• • •

Le 1er de l'an, M. et Mme P. Trottier avaient le plaisir de recevoir leur nouveau parent, M ominique Trottier, de Saint-Boniface. Comme un bon Canadien-français, il nous fit entendre les plus belles chansons de son répertoire. Nous espérons qu'il reviendra souvent au milieu de nous.

• • •

Etaient en visite à Laurier, chez M. A.-A. Trottier: plusieurs de leurs enfants; M. et Mme N. Fournier, de Saint-Boniface; M. Raymond Trottier, du Juniorat de Saint-Boniface, et Mlle M.-L. Trottier, institutrice à McCreary.

• • •

Nos écoles doivent rouvrir leurs portes lundi prochain. Chaque enfant doit se rendre en toute hâte pour reprendre la classe après un long repos. Nous souhaitons à tous ces chers enfants et leurs dignes instituteurs "une bonne et heureuse année."

SAINT-CLAUDE

Jean David, un engagé de 56 ans, écrit à sa femme: "Je suis nommé, premier soldat, cité à l'ordre du jour avec la Croix de Guerre, je suis dans les tranchées, j'entends le canon et la mitraille, mais cela ne m'émeut guère, j'aurai du courage jusqu'au bout, c'est-à-dire jusqu'à la victoire finale". Ce brave Jean!

• • •

Le Cercle A. C. J. C. Saint-Claude prépare une série d'études sur la ferme, les méthodes de cultures, les ressources de la culture mixte, l'organisation sociale agricole. Les membres offrent à leurs camarades manitobains les souhaits de bonne et sainte année. Ils demandent à Dieu d'en augmenter le nombre en vue des luttes prochaines.

• • •

Mlles Gabrielle Arbez, Clémence Bodin et M. Julien Bodin sont venus passer les vacances de Noël avec nous. Ils retournèrent à Notre-Dame de Lourdes le mardi 4.

• • •

M. Ernest Pillout s'est engagé dans l'armée canadienne. Il est marié et père de 6 enfants.

Saint-Claude.

• • •

Mlle Alphonsine Verchoet doit retourner à Winnipeg cette semaine. Pendant son séjour chez sa soeur Mme Salvail, elle s'est mise à la mode des jeunes filles de Saint-Claude en chaussant le classique moccassin.

• • •

Mardi le 4 janvier avait lieu la réouverture des classes. Nous saluions avec joie Mlles Agnès Lavallée et Ange Magne. Elles sont venues remplacer les demoiselles LeClan et Gaudry, qui nous quittés pour raison de santé et... d'ennui.

• • •

M. Ed. Murray, soldat, est venu établir ici, pendant quelques jours, un bureau de recrutement. MM. Ernest Pilland, Zénon Dandurand, Isidore Grenon et Polycarpe Pasquier se sont enrôlés sous le drapeau britannique.

• • •

Le 6 janvier le Rév. J. Radaz offrait au presbytère un banquet annuel au cercle de l'A. C. J. C. Au dessert fut tiré le gâteau des Rois; les vins fins et l'odeur des cigares aidant, de nombreux toasts furent portés par les convives.

• • •

On nous annonce que M. Eugène St-Pierre, qui a passé l'été dernier chez un fermier de cette paroisse, vient d'entrer comme novice à la Trappe de Notre-Dame des Missions, près de Saint-Norbert. Les anciens camarades se recommandent aux fervente prières de Frère Eugène.

Sans Gène II.

LA SALLE

Le 1er janvier apportait à M. Charles Cormier la jolie étrenne d'une fille.

• • •

A l'occasion du nouvel an, M. Hormisdas Comeau donna un délicieux souper à ses nombreux parents. On s'amusa avec un entrain jovial

• • •

M. Sévère Lapointe fut honoré de la visite de son beau-père, M. Lamontagne, et de ses quatre grandes filles. A l'occasion de leur promenade il donna un grand souper auquel étaient invités tous ses autres parents. Plusieurs de ses amis ont été prendre part au plaisir de la veillée. On s'amusa jusqu'à une heure avancée dans la soirée.

• • •

Le 3 janvier, une grande soirée musicale et joviale fût donnée par les MM. Rochon, Caron, Horace et Jean-Emile Rochon que l'on connaît pour la souplesse de leurs doigts à manier le piano et le violon d'une manière très remarquable furent l'âme de la veillée. Tous leurs amis intimes furent les auditeurs de cette délicieuse musique qui fut un régal pour tous. On s'amusa du plus bel jusqu'à une heure avancée dans la matinée. Un réveillon exquis fut servi. Tous retournèrent le coeur rempli du bon plaisir qu'ils avaient savouré jusqu'à la dernière parcelle. Plusieurs exprimaient le désir que cette soirée fut plutôt à venir qu'écoulée.

• • •

Mlle B. Provencher, de Saint-Boniface, fut l'hôtesse de Mlle Marie Levasseur durant les fêtes du nouvel an.

• • •

Mme S. May est en visite chez son père M. Jos. Levasseur.

• • •

M. Jos. Vauriot est honoré de la visite de Mlle Boiteau, sa belle-soeur.

• • •

M. Antonio Levasseur, venu de Valley Centre, passa les fêtes du nouvel an chez son pèreè.

• • •

M. Anselme Lapointe reçoit la grande visite de deux belles-soeurs et d'un beau-frère venant du Nord Dakota.

• • •

Mme P. Bilodeau est venue passer les fêtes chez ses nombreux parents.

• • •

M. Albert Girardin donna un magnifique souper à ses parents.

• • •

M. Modeste Gaudry, de Willow Bunch, et Mlle Marie Gaudry, institutrice de Saint-Claude, furent les hôtes de M. Gustave Lagacé, leur beau-frère.

• • •

Le 6 janvier M. Ephrem Rochon donna une soirée à ses amis intimes. Parmi eux on remarquait: M. Vauriot, accompagné de sa soeur: MM. et Mlle Levasseur; Mlle B. Provencher, Mlle Lamontagne, accompagnéee de M. S. Lapointe, sa dame et son beau-père; M. Lapointe et leur soeur; M. Paul Robillard; M. Rochon et Mme Rochon et leur soeur; M. Rosario Lacerte, frère de Mme E. Rochon.

• • •

Mlle Georgine Lacerte, institutrice, succède à Mlle Laurendeau, à l'école Beaudry.

• • •

Mlles Lamontagne sont retournées aux Etats. Leurs amis sont allés les reconduire jusqu'aux lignes.

Tolasse.

FANNYSTELLE

Le R. P. Blain s.j., professeur en philosophie au Collège de Saint-Boniface, était en promenade au presbytère, l'hôte de M. le curé Poitras. A la demande de notre curé, le Rév. Père a bien voulu donner le semon à la fête de l'Epiphanie. Son allocution fut fort goûtée par les paroissiens. Nous remercions de tout coeur ce distingué visiteur de nous avoir favorisé de sa présence et nous lui disons: au revoir.

• • •

Après quelques jours de visite dans sa famille, M. Arthur Guyot est retourné à Saint-Rose du Lac, Manitoba.

• • •

M. et Mme Alphonse Poirier, qui étaient en visite ici, sont partis mardi pour Stony Mountain, Man., où ils visiteront M. et Mme J.-H. Daigneault.

• • •

La Rde Soeur iDrectrice de notre couvent, accompagnée de Rde Soeur Sainte-Anne, étaient en visite la semaine dernière à la maison mère des RR. SS. Missionnaires Oblates à Saint-Boniface.

• • •

M. Gabriel Poitras, en vacances ici pour les fêtes, est retourné au Séminaire de Saint-Boniface.

• • •

Mme Eug. Coulombe est de retour de l'hôpital. Il nous fait plaisir d'annoncer qu'elle est en convalescence.

• • •

M. Edmond Guilbault doit retourner à Gravelbourg, Sask., sous peu.

• • •

La Rév. Mère Générale des RR. SS. Oblates, de SaintBoniface était en promenade ici, au couvent de Saint-Joseph.

• • •

M. Amédée Morrissette est de retour dans sa famille, après quelques jours passés à l'hôpital.

• • •

M. Armand Dureault est retourné à Saint-Boniface où il continuera ses études au collège.

• • •

Nous avions à enrégistrer dimanche soir, lt plus forte tempête de neige. L'aspect de notre village est complètement changée. Au lieu des rues unies il y a un peu partout de la neige en abondance, et puis ce qu'on pourrait qualifier de montagnes de ce blanc linceuil, est amoncelé devant les demeures. Aussi la première chose à faire lundi matin était de faire la reddition complète des "bancs" aux formes fantastiques.

Yvonnic.

LA GRANDE AMIE

Par

Pierre l'Ermite

Roman de La Liberté

No 17

Jacques s'approche et lit:

Ville du Val d'Api

Enquête "de incommodo"

Le maire porte à la connaissance des habitants de la ville et des communes du Val d'Api, qu'il a été déposé sur les bureaux de la mairie un projet de MM. Harmmster frères, tendant à l'établissement d'une clouterie et d'un immense bâtiment pour le séchage des peaux sur la hauteur du Bois-Roux.

Les réclamations pouvant surgir de la part des intéressés seront reçues au bureau de la mairie, ouvert tous les jours, de 2 à 4 heures, jusqu'au 13 juillet, 6 heures du soir.

Le Maire,
Etienne.

Jacques relut l'affiche deux fois, ne pouvant en croire ses yeux.

Tout, en effet, dans cette note officielle, semblait une impossibilité.

D'abord, le Bois-Roux était loué, à lui, Jacques de la Ferlandière, jusqu'à la fin de la chasse

Ensuite, établir une clouterie sur une hauteur, à trois kilomètres des usines de cordonnerie, paraissait un non-sens, une idée éclose dans un cerveau de fou.

Enfin, le Bois-Roux appartenait en toute propriété à Etienne, son ami, qui ne pouvait pas se prêter à une combinaison rendant désormais impossible la vie d'Odile à l'Abbaye. Et comme Jacques réfléchissait là, au pied des grands peupliers, tout d'un coup il se frappa le front: il avait deviné!.

La pensée d'Alberte lui apparaissait maintenant nette... indiscutable. A partir de la lisière du Bois-Roux, tout le pays appartient à l'Abbaye et à la Ferlandière; mais ce bois, peu considérable en lui-même, constitue par sa topographie une véritable position stratégique: à cheval sur les deux routes, et très accidenté, il isole complètement un pays de l'autre, et c'est à peine si, les jours de fête, les ouvriers dépassent l'octroi de Brésolettes, pour venir se promener dans une campagne dont les lignes austères et la solitude ne disent plus rien à leur âme.

Mais si une usine s'établit en haut de ce bois, la situation change complètement: c'est une sorte de défi perpétuel jeté aux deux maisons... c'est l'Abbaye empoisonnée sous les yeux impuissants de Jacques; c'est le contact forcé entre la maison d'Odile et les vulgarités de l'usine socialiste... c'est Alberte plongeant dans leurs deux vies, fouillant dans leur intérieur, espionnant leurs allées et venues, surveillant de son oeil hardi les délicatesses timides de leur amour.

Oui, la main d'Alberte est là.. un tel raffinement dans la perfidie, une pensée si traîtresse ne peut avoir germé que dans le coeur d'une femme qui aime...

Alors Jacques rentre chez lui, prend un cheval, et, sans s'arrêter à l'Abbaye, où, devant Odile, il n'est pas sûr de pouvoir se contenir, file droit jusqu'à la mairie du Val d'Api, où il pense trouver Etienne.

Par malheur, le maire venait d'en sortir pour rentrer chez lui.

Le jeune homme, qui veut absolument le joindre, se rend aussitôt à sa maison. La bonne, une nouvelle, que Jacques ne connaît pas, répond en hésitant:

—M. Etienne est absent pour toute la journée..

—Eh bien! allez lui dire que M. de la Ferlandière, son ami, est ici, et qu'il a besoin, absolument besoin de lui parler le plus tôt possible.

—Mais... puisque je dis à Monsieur que Monsieur est sorti...

—C'est bon... faites ce que je vous dis.

Alors, dans le milieu de la petite cour carrée tout encadrée de vigne vierge, Jacques se promène quelques instants; puis, brusquement, doutant de la loyauté du maire, trouvant le temps long, n'y tenant plus, appelle de sa voix impérieuse sous les fenêtres du maire:

—Etienne!

Timidement, un coin de rideau se lève dans la chambre à coucher; ce ne fut presque rien, un mouvement imperceptible, mais Jacques l'a vu.

Alors il passe devant la bonne interdite, monte l'escalier, frappe, ouvre, et se trouve devant Etienne, très rouge, debout devant une table chargée de coupes et de devis.

Les deux hommes se regardèrent, Jacques les yeux bien droits, Etienne embarrassé.

—Eh bien! on a donc des raisons pour ne plus y être pour ses amis..?

—Mais...

—Et pourtant, je viens vous rendre un grand service... c'est d'ailleurs la monnaie de votre pièce, car vous-même, il y a deux ans, êtes venu me trouver en ami pour me faire aller au bal des Harmmster... C'était un service alors que vous aussi prétendiez me rendre.

Etienne promène ses regards un peu partout, ne sachant pas au juste quelle attitude prendre...

—... Oui, continue Jacques, figurez-vous qu'on a collé cette nuit partout devant la Ferlandière une affiche de haine, et on a poussé l'audace jusqu'à signer de votre nom. Je viens vous demander si vous la connaissez!..?

—Laquelle..? balbutie Etienne.

—Oh! c'est très simple: les juifs — vous savez bien, ceux des cuirs et des souliers.. — émettent sur ce papier la prétention d'installer deux succursales de leur usine à cinq cents mètres de l'Abbaye... c'est vrai, cela..?

—Mais je n'y puis rien!...

Alors M. de la Ferlandière, croisant les bras sur sa poitrine, regarde avec commisération cet homme dont la chevelure est déjà blanche, et que ses rêves ambitieux amènent à de pareilles compromissions.

—Vous n'y pouvez rien..? répète Jacques. C'est tout ce que vous trouvez à répondre..? Ainsi... Etienne, mon vieil Etienne, vous que je connais et que j'aime depuis vingt ans; vous, un vieux de la terre, on vous a changé aussi!... et, au soir de votre vie, vous allez devenir apostat et renier tout votre passé! Arrêtez-vous!... ces gens-là vous prennent même l'honneur, car vous venez de mentir, Etienne!.. vous avez répondu que vous ne pouviez rien: or, vous êtes maire... le Bois-Roux vous appartient à vous, et à vous seul!.. Vous êtes donc pour deux motifs le maître absolu de la situation, et l'infamie ne se fera que si vous voulez qu'elle se consomme. Oh! Etienne! vous que je m'étais habitué à regarder comme un ami!..

—J'en suis un!...

—Alors pourquoi me tirez-vous dans le dos..? Pourquoi donnez-vous à mes ennemis des armes contre moi... contre ma petite Odile surtout..? Vous ne comprenez pas que tout ce qu'on fait contre l'Abbaye me touche au plus profond du coeur?

—Mais je ne sais pas ce que vous voulez dire... répond Etienne.

—Si!... vous le savez!... Et c'est dur à moi, jeune homme, de vous dire, à vous, vieillard à cheveux blancs: "Vous vous trompez peut-être, mais vous me trompez, moi, certainement"; et j'ajoute: ce n'est pas vous le premier, qui avez pensé à vendre votre Bois-Roux...

—Non...

—Alors, c'est Alberte Harmmster!

—Elle vous l'a dit..? demande Etienne très étonné et incapable de soutenir longtemps un rôle.

—Non, mais j'en suis sûr!

—C'est curieux!... murmure Etienne, comme se parlant à lui-même.

—... Pour de l'argent.. peut-être, demande Jacques, continuant sa pensée.

Alors Etienne s'anime:

—Oui! précisément!.. Alberte est venue, elle-même, lui proposer l'affaire à la mairie. Une affaire inattendue, superbe! tout le monde en aurait profité...

—Une affaire superbe, reprend Jacques d'un ton amer... Vous en êtes là, Etienne!.. Le voisinage des Harmmster vous a gâté à ce point qu'une "affaire" soit le mot magique devant lequel tout s'évanouisse... tout disparaisse! Souvenirs d'une terre que vous avez aimée... relations de voisinage... vieilles affections d'amis.. pitié des choses... taisez-vous! On va régler une affaire!!..

—Vous exagérez!..

—Nullement: une usine devant l'Abbaye, c'est la violation du petit coin dans lequel nous avions rêvé de vivre..? c'est border de noir le cadre où demain se déroulera notre cher amour... Et voilà le cadeau de noces que vous, le vieil ami, mettrez dans notre corbeille de mariage..? Je vous remercie...

—Monsieur de la Ferlandière!

—Et... combien de deniers vous donnera-t-on?

—30,000 francs...

—C'est beaucoup pour le Bois-Roux, mais bien peu pour l'estime de tout un pays...

—Le pays est avec moi!..

—Le nouveau, peut-être.. Mais l'ancien, celui dont vous êtes issu, et qui confie ses intérêts à votre loyauté, celui-là, Etienne, gardera un long, un amer souvenir de votre trahison!

—Mais, songez donc, Monsieur de la Ferlandière, 30,000 francs!

—30,000 francs, répète Jacques.. Les Judas sont chers!

SAINT-ADELARD

Les élèves de notre école ont donné une très jolie soirée récréative sous la direction de leur institutrice, Mlle Marie Senez. Il y peut chant, déclamations et musique. Messieurs les commissaires prirent la parole et M. le président se surprit par son discours à Mlle l'Institutrice et aux élèves. Il fut même rappelé par l'auditoire. Il y avait un bon nombre d'invités. Nous remarquions notre conseiller municipal M. Cossette et Mme Cossette, M. et Mme Wilfrid Bonin, M. et Mme U. Beaudoin, etc.

* * *

Mlle Albertine Lemoine, gravement malade depuis quelque temps à l'hôpital de Saint-Boniface, est venue passer les fêtes dans sa famille.

* * *

En visite: M. Louis Rondeau, d'Altamont, en promenade chez son beau-frère M. Ephrem Rondeau et chez M. Joseph Tessier. Il est très surpris des progrès de Saint-Adélard, de la valeur de nos routes et des beaux animaux que nous élevons. Il reviendra au printemps s'établir au milieu de nous. Il est venu en compagnie de M. Wilfrid Tessier. On chuchotte que quelqu'une attire celui-ci dans nos parages.

* * *

Une bonne police provinciale ne serait pas à dédaigner à Saint-Adélard. Il y a trop de gens dans nos parages qui en prennent trop à leur aise. On ne pourrait pas ainsi couper le foin des autres avant le temps fixé par le gouvernement. L'on éviterait ainsi de causer des dommages importants.

LE PRESIDENT POINCARE A L'ARMEE FRANCAISE

Paris, 4. — A l'occasion du premier de l'an, M. Poicaré a adressé à l'armée française le message suivant:

"Comme vous, mes chers amis, jai lu avec émotion dans le "Bulletin de l'Armée" les messages que vous ont adressé les maires de nos grandes villes au sujet de la nouvelle année. Le même langage est employé par toutes ces municipalités françaises et il est facile, aujourd'hui, de recueillir au milieu de ces nombreuses expressions de sympathie, le sentiment unanime du pays.

"Partout, vous avez vu, maintenue sans effort, cette union sacrée, établie spontanément il y a dix-sept mois, sous la menace de l'ennemi. Pourquoi la population civile ne suivrait-elle pas l'exemple d'union et d'harmonie que vous lui donnez? Dans les tranchées et sur les champs de bataille vous ne pensez guère à réfléchir sur vos opinions personnelles.

"Les désaccords parmi les civils ne sont pas venus déranger la fraternité des armes qui, avec ses périls et ses devoirs communs, nous lient les uns aux autres. Vous avez les yeux fixés sur un idéal qui, continuellement, détourne votre attention des choses d'importance secondaire et vous savez que votre mission patriotique ne peut être accomplie par d'autres.

"Tandis que vous sacrifiez ainsi tout au salut de la patrie, n'est-il pas naturel que les Français auxquels l'âge, la santé ou les devoirs empêchent d'affronter à vos côtés la fatigue et les périls de la guerre, repoussent au moins les inspirations nuisibles qui pourraient amener la discorde et veillent avec jalousie sur la paix publique!

"Les maires de France ont parlé de quelques-unes des oeuvres charitables créées grâce au concours de coeurs généreux. La plupart de ces institutions sont destinées à vous aider, à secourir vos vieux parents, vos enfants, vos frères blessés ou faits prisonniers; dans les villes les plus éloignées du front, votre image reste ainsi toujours présente à tous les esprits, et se concentrent, comme il est naturel en ces temps de réalités tragiques, les pensées de ceux qui seraient tentés de les oublier. Le deuil qui a assombri l'intérieur de tant de familles, impose de plus à ceux qui ont été moins sérieusement affligés, la pieuse obligation de méditation et de gravité. Tout le peuple français ressent le même chagrin et il n'y a pas une personne qui n'écoute avec respect la dure leçon du jour — une leçon de courage, de patience, de volonté, de calme, de confiance et de sérénité.

"Partout c'est la même chose — une résolution déterminée à tenir ferme, à souffrir et à vaincre. Chacun connaît l'importance de l'enjeu de cette guerre et sait que non seulement notre dignité mais notre existence dépend du résultat.

"Serons-nous demain les serviteurs d'un empire étranger? Nos industries, notre commerce, notre agriculture seront-ils à jamais placés sous l'influence d'une puissance qui s'est flattée ouvertement d'aspirer à dominer tout l'univers, ou sauvegarderons-nous notre indépendance économique et notre autonomie nationale? C'est un problème terrible à résoudre: il n'admet pas de demi-solution. Toutes conditions de paix présentées sous une forme suspecte et dans un but équivoque, ne nous apporteraient que le déshonneur, la ruine et l'esclavage. Le génie libre et pur de notre race, nos traditions les plus vénérées, les idées qui nous sont les plus chères, les intérêts de nos concitoyens, l'âme de la nation, toutes choses qui nous ont été laissées par nos ancêtres et tout ce que nous possédons nous-mêmes, seraient la proie de la brutalité allemande.

"Quel est celui qui, par impatience ou lassitude, consentirait ainsi à vendre à l'Allemagne le passé et l'avenir de la France? La guerre est longue, certes. Elle est rigoureuse et sanglante, mais combien de douleurs à venir nous épargnons-nous par nos souffrances actuelles? Aucun Français n'a désiré cette guerre! Tous les gouvernements, depuis 1871, ont cherché à éviter la guerre. Maintenant qu'elle nous a été imposée, malgré notre volonté, nous devons la poursuivre, avec nos fidèles alliés, jusqu'à ce que nous ayons remporté la victoire, anéanti le militarisme allemand et reconstitué l'intégrité de la France. Nous permettre d'hésiter, même un moment, serait une ingratitude envers nos morts et une trahison envers la postérité.

"Nous devons persévérer avec obstination dans le désir de vaincre. N'est-ce pas le moyen le plus sûr d'obtenir la victoire?

"Dans la lutte que nous soutenons avec tant de vaillance, en France, en Belgique et en Orient, la partie jouée par les engins de destruction est devenue un facteur essentiel, et le gouvernement a le devoir impérieux de vous fournir constamment les armes les plus puissantes et des munitions en abondance.

"Mais, pour atteindre le succès final, la puissance navale passe avant toute autre. Le parti vaincu ne sera pas nécessairement celui qui aura subi les pertes les plus lourdes ou aura enduré la misère la plus grande. Ce sera celui qui se fatiguera le premier. Nous ne nous fatiguerons pas.

"La France a confiance parce que vous êtes là. Combien de fois ai-je entendu dire à vos officiers: "Nous n'avons jamais eu une armée aussi supérieure. Nous n'avons jamais eu de soldats mieux entraînés, plus braves, plus héroïques que ceux que nous avons maintenant!"

"Partout où je vous ai rencontrés, j'ai ressenti un tressaillement d'admiration et d'espérance.

"Vous vaincrez. L'année qui commence vous apportera au coeur, mes amis, l'orgueil d'avoir accompli la défaite de l'ennemi et la joie de retourner dans vos foyers pour y célébrer en toute tranquillité la victoire avec ceux que vous aimez.

"Raymond Poincaré."

L'OPINION CHANGE EN GRECE

La reine est avisée par sa soeur de la situation réelle en Allemagne

Paris, 9. — Une dépêche d'Athènes à l'agence Havas dit que le gouvernement français a informé le gouvernement grec qu'il a mis 10 millions de francs à la disposition de la Grèce. Cette somme est une avance sur l'emprunt de 40 millions de francs que la Grèce négocie actuellement.

La presse grecque considère avec quelque crainte la situation qui se produirait dans le cas où les alliés penseraient nécessaire de renvoyer les autorités grecques de Salonique si les Austro-Allemands essayent d'envahir le territoire grec. Le correspondant de l'agence Havas à Athènes dit qu'on a expliqué qu'une telle mesure ne serait que provisoire, et n'empiéterait nullement sur la souveraineté de la Grèce.

Cependant, ajoutent les journaux, cette mesure compliquerait la situation pour le gouvernement auquel les puissances du centre demandent avec insistance une réponse à leur protestation contre l'arrestation à Salonique des consuls allemand, autrichien, bulgare et turc.

La Grèce n'a pas encore reçu de réponse à la protestation qu'elle a adressée à ce sujet aux puissances de l'Entente.

Le roi Pierre de Serbie, qui est à Salonique, a envoyé au roi Constantin un télégramme exprimant sa satisfaction de pouvoir se réjouir de l'hospitalité d'un pays qui est l'ami et l'allié de la Serbie.

Le correspondant de l'agence Havas à Athènes télégraphie "qu'il semble de plus en plus probable, pour le moment au moins, que les Allemands et les Bulgares n'essaieront pas d'attaquer les alliés à Salonique".

"On a remarqué, ajoute le correspondant, que les Allemands et les Bulgares fortifiaient la ligne qu'ils occupent actuellement, apparemment dans l'intention de rester sur la défensive.

"Les Allemands préfèrent diriger leurs efforts contre l'Albanie. Ils désirent capturer Avlona et Durazzo et s'y retrancher."

* * *

Londres, 9. — Une dépêche d'Athènes au "Daily Mail" dit:

"Ces six derniers jours ont été témoins de la chute la plus sérieuse qu'ait faite le prestige allemand depuis le commencement de la guerre, et cela malgré l'évacuation d'une partie de la péninsule de Gallipoli par les alliés de l'Entente. Les causes de la chute du prestige allemand sont extérieures et intérieures; on peut citer l'insuccès de l'avance des forces austro-allemandes en Macédoine, jointe à la confiance du général de Castelnau dans la défense de la position des alliés à Salonique, et l'impatience que montrent les troupes grecques à s'opposer à toute tentative faite par les Bulgares pour avancer en territoire grec, ce qui a forcé le gouvernement de donner aux officiers commandant les troupes sur la frontière les ordres nécessaires pour qu'ils soient prêts à agir contre les Bulgares si cela devenait nécessaire.

"D'ailleurs le roi Constantin sait comment les affaires vont en Allemagne ,par la reine, qui a reçu de sa soeur, la princesse Charlotte de Saxe-Meiningen, des lettres décourageantes.

LE COUT DE LA GUERRE

L'Italie n'a dépensé que 2 milliards 800 millions de francs en 1915

Rome, 9. — Des statistiques publiées dernièrement indiquent que les dépenses subies par l'Italie pour son armée et sa marine du 1er juin au 30 novembre 1915 se montent à deux milliards deux cent sept millions et demi de francs. En y ajoutant six cent millions de francs dépensés au mois de mai et au mois de décembre le coût total de la guerre pour l'Italie est de plus de deux milliards huit cent millions de francs, sans comprendre les dépenses faites avant l'ouverture des hostilités pour les préparatifs militaires.

Ces dépenses ont été couvertes par des emprunts de guerre et par de nouveaux impôts. En outre, des économies ont été faites dans tous les ministères excepté celui de l'instruction publique, qui au cours des cinq mois a dépensé plus de quinze millions de francs de plus qu'au cours de la même période de l'année dernière.

Victime de l'asthme. — L'homme ou la femme qui souffre de l'asthme est évidemment une victime. Qu'y a-t-il de plus terrifiant que de se sentir toujours sous la menace d'une attaque qui constitue une continuelle attaque contre la vie? Le remède du docteur Kellogg a sauvé un grand nombre de personnes d'une pareille menace. Il est connu et partout prisé.

Pilules qui ont profité à des milliers de personnes. — Renommées comme un efficace remède contre l'indigestion et les dérangements d'estomac, les Pilules Végétales de Parmelee ont apporté la guérison à des milliers de personnes qui en vain firent appel à d'autres remèdes. Une fois qu'on en aura fait l'essai on les trouvera supérieures à n'importe quelles autres pilules prônées pour le traitement de ces maladies.

Le maire bondit sous l'outrage, mais Jacques étend la main:

—Etienne... un mot seulement, je ne vous demande qu'une chose...

—D'avance, je la refuse...

—Peut-être...

—Certainement!

—C'est bien une affaire que vous faites?...

—Oui.

—Rien qu'une affaire?...

—Oui... répond Etienne, avec un cynisme voulu qu'il accentua encore.

—Je vous en propose une meilleure!

Etienne regarde M. de la Ferlandière avec ces yeux particuliers du paysan qui ne comprend pas encore et se méfie.

—Je vous en propose une meilleure, répète Jacques une seconde fois.

—Ce n'est pas possible.....

—Nous allons voir: On vous donne trente mille francs..?

—Oui, j'ai la parole d'Alberte Harmuster.

—Mettez votre bois aux enchères, je vous promets d'en faire monter le prix.

Un instant, Etienne se tait.

C'est vrai, il n'a pas pensé à cette combinaison, quand la jeune fille de M. Harmuster est venue, l'autre soir, lui offrir 30,000 francs pour l'achat du Bois-Roux. Cette somme, d'abord, l'a ébloui, car le bois est nul comme rapport dans le pays; mais, dans une enchère, Alberte certainement maintiendra le prix qu'elle a offert; donc, il ne peut que gagner à la proposition de Jacques... Et quand, sou par sou, on a réussi comme lui à économiser une petite fortune, la perspective de plusieurs milliers de francs, gagnés en une heure, est de nature à influencer la résolution la mieux prise.

Aussi, moitié par bravade, moitié par amour du lucre, le maire se décide; il regarde Jacques, bien en face, dans les yeux:

—Eh bien! c'est une idée, j'accepte.

Tout cela se dit sur un ton raide de défi. Etienne, faible seulement à l'origine, cherche maintenant à se donner un certain aplomb par l'acceptation complète des conséquences de sa conduite; il lit clairement dans les yeux du jeune homme la compassion qu'il lui inspire; et ce sentiment le jette d'une façon définitive dans la cause des usines, qui sont à la porte de chez lui, et avec lesquelles il doit vivre; tandis que Jacques est là-bas, bien loin.... perdu au fond de sa Ferlandière, et Etienne n'a presque aucune question d'intérêt avec lui.

—Alors, demande Jacques sur le pas de sa porte, je puis emporter au moins l'espérance de me défendre..?

—... Oui!.. à coups de billets de banque, .. répond Etienne d'un ton ironique, vous êtes battu d'avance!..

—Qui sait!.

Jacques quitte la pièce, sans serrer la main d'Etienne, et sort au milieu des ouvriers qui vont déjeuner.

Est-ce une impression subjective ou une réalité, mais il lui semble qu'on le regarde d'une façon narquoise... hostile... comme si, maintenant, il était devenu l'ennemi, dans ce pays qui était le sien.

Des lambeaux de phrases perçus çà et là, l'attitude de quelques ouvriers qui affectent de ne pas le saluer et même de ne pas déranger à son passage leur ligne de marche en plein milieu de la rue, affermissent encore la conviction dans l'esprit de Jacques.

S'il reste tranquille, là-bas, à la Ferlandière, tout entier à Odile et au travail de ses champs, l'usine a pris l'offensive; et une campagne cachée, mais très directe, se mène évidemment contre lui. D'ailleurs, un homme avancé dans la vie comme l'est Etienne ne se retourne pas du jour au lendemain: il faut des approches, des raisons sérieuses, tout un siège en règle, pour venir à bout d'habitudes ancestrales; Alberte continue, et d'une façon bien autrement dangereuse, l'oeuvre commencée par Soupot; quelques instants après, Jacques en eut la confirmation chez ses amis du Val d'Api, et il rentra chez lui très préoccupé.

* * *

Alberte, dès le lendemain matin, reçut, sans trop s'en émouvoir, un mot d'Etienne l'avertissant qu'une petite modfication était apportée au programme primitivement convenu entre elle et lui; pour des raisons particulières, la vente du Bois-Roux se ferait aux enchères, le jeudi 13 juillet, à la mairie de Brésolettes, de laquelle le territoire dépendait: ce changement tout extérieur n'avait rien en lui-même qui dût inquiéter la jeune fille, car la somme de trente mille francs qu'elle avait la générosité d'offrir découragerait certainement tous les concurrents, si toutefois il s'en présentait, ce qui était fort peu probable.

Ceci, pense Alberte, constitue une petite reculade du maire, lequel veut se couvrir devant la population et ménager les chèvres et tous les choux au milieu desquels il doit évoluer.

—... Ah! maître Etienne, vous voulez jouer au plus fin..? à nous deux!

Toute la journée, pourtant, cette question hanta le cerveau de la jeune fille: qui donc, dans le pays, pouvait se mettre entre elle et son désir..?

Jacques..? il n'avait pas le sou! Les fermiers..? ils étaient ruinés tous ou à peu près.

—Alors qui..?

... Oui, décidemment, c'est une grosse ruse du maire. Et, en réalité, elle pourra bien tourner contre lui, car Alberte partira d'une mise à prix très inférieure au prix convenu... Tant pis pour Etienne!... il manque à sa parole, elle peut bien violer la sienne. D'ailleurs, ces finasseries dispensent l'usine de tout ménagement vis-à-vis du maire, et n'empêcheront pas les choses de suivre leur cours.

Aussi, le 13 juillet, à 9 heures et demie du matin, Alberte, entre son père et l'oncle Victor, se rendit très gaiement en automobile à la mairie de Brésolettes, où doit se faire la vente.

Comme on était aux beaux jours de l'été, la famille avait revêtu des costumes très clairs; Alberte surtout a fait une délicieuse toilette et donne l'impression d'une grande enfant qui se rend à une partie de fête longtemps désirée.

D'ailleurs, sur la route, tout semble avoir une certaine apparence joyeuse: les quelques auberges, assez rares, qui s'éparpillent de très loin en très loin, sont pavoisées de drapeaux, car on est à la veille de la fête nationale; le soleil rebondit en notes déjà chaudes sur la route aveuglante de blancheur: les blés et les seigles très hauts, ondulent sous une brise légère, comme les vagues d'une mer d'or fauve; et, à l'horizon, le fameux bois coupe la route avec la ligne vert sombre de ses chênes adoucie, de place en place, par les notes mauves des rochers.

Pendant toute la montée très raide qui précède Brésolettes, Alberte exulte: de la pointe de son ombrelle, elle détaille toutes les parties du bois qu'elle a étudié depuis plusieurs semaines, comme un général qui repère son champ de bataille.

Devant sa famille, elle cache pourtant une partie de son jeu: vexer l'Abbaye et la Ferlandière ne devient, en apparence, qu'un des buts accessoires, qu'une coïncidence exquise, qu'une simple raison en plus pour acheter le Bois-Roux.

Mais combien il y en a d'autres!

D'abord, c'est un bon placement: le terrain, nul comme valeur intrinsèque, ne peut que gagner beaucoup par la plus-value générale du pays; car la hausse des terrains, si remarquée au Val d'Api, ne manquera pas de se produire pour les mêmes raisons au Bois-Roux, dès que les usines seront construites. Ensuite, la clouterie serait parfaitement isolée, et les séchoirs très aérés: on bâtira autour d'eux des logements ouvriers qui seraient loués obligatoirement aux hommes occupés à l'usine.

Et, en mettant tout au pis, en supposant des difficultés trop grandes pour bâtir une fabrique à cette altitude, comme le plateau, qui domine le Bois-Roux et commande les deux vallées, constituerait un emplacement merveilleux, pour construire plus tard un château digne des Harmuster, sur le théâtre même de leurs exploits!

Le père écoute en hochant la tête, et quand Alberte a fini:

—Ecoute, ma loute, je ne suis pas du tout convaincu, car il y a pour la réalisation de tes idées une foule d'inconvénients que tu ne soupçonnes pas, mais enfin... ce bois te plaît...?

—Oui.

—C'est une fantaisie que tu te passes..?

—Mieux que cela, répond Alberte qui tient à sa petite comédie,

—Mais enfin, quand même cela ne serait pas "mieux que cela", j'y consens bien volontiers. Depuis un an, tu t'occupes de l'usine avec une telle ardeur que, franchement, tu mérite bien une récompense, n'est-ce pas, Victor..?

—Parfaitement, murmure l'oncle, qui mâchonne un cigare distraitement, en pensant à la bonne bière qu'on doit savourer en ces jours de caniculaires à Paris sur les boulevards.

Enthousiasmée, Alberte fait coup double, et embrasse son père, et même l'oncle par-dessus le marché, ce qu'elle ne faisait jamais; expansion si extraordinaire, que, tout de suite, l'oncle Victor devient horriblement méfiant.

* * *

Dix heures sonnaient à la mairie de Brésolettes quand l'automobile des Harmuster arriva, taftaffant dans un nuage de poussière et un relent de pétrole.

Jacques, tout seul avec Djinn, le chien de l'Abbaye, se promène devant la porte, dans la bande étroite d'ombre que le soleil, déjà haut, trace devant la maison.

Il salua le premier, à cause de la jeune fille un salut correct, mais très froid, qui maintenait à distance, et enlevait toute velléité d'engager la conversation.

Nathan et Victor lui rendirent son salut, et se regardèrent aussitôt après, étonnés de trouver là M. de la Ferlandière. Alberte passa, indifférente, hautaine en apparence, stupéfaite en réalité.

(A suivre)

LE RUISSEAU

par Adjutor Rivard

(Almanach de la Langue Française)

Entre la terre de chez nous et la terre du voisin, il y avait un cours d'eau.

Au sortir du bois, où elle prenait sa source, cette eau limitrophe faisait d'abord quelques méandres sous les broussailles; puis, venant à rencontrer la ligne de division des deux **biens**, elle coulait droit au sud; après avoir recueilli, deça, de là, l'apport des rigoles, elle arrivait près des maisons, obliquait un peu à l'est, laissait de notre côté les ruines d'un vieux moulin, et, faisant un crochet, coupait en biais le chemin du roi, sous un pont.

Pour de vrai, c'était une rivière. Au souvenir de ceux qui, enfants, jouèrent sur ses bords, cela ne fait pas de doute...

Quand de la maison on nous appelait à l'**heure des vaches**, il fallait, pour remonter les berges escarpées, agripper les branches et les racines. Sur la rive, se trouvait un rocher, un rocher énorme; seuls, les grands parvenaient à y grimper; du sommet, on avait, rapportaient-ils, une vue magnifique: en amont, à partir du moulin, une eau claire et rapide courait sur des cailloux; en aval, avant de passer par la goulette du pont, elle s'élargissait, et cela faisait un lac.

* * *

Dans notre rivière, il y avait des poissons: des petits, très éveillés, et qui voyageaient par bandes; des gros, de sens plus rassis, et qui restaient à l'ombre, sous le pont. Dans l'eau transparente comme une vitre, ils tenaient tête au courant, et leurs fines nageoires remuaient...

Dans notre rivière, des vaisseaux naviguaient, montaient à la cordelle, descendaient à vau-l'eau, manoeuvraient d'un atterrage à l'autre. Il y avait des chaloupes, des goélettes et des trois-mâts. Rien n'est plus facile que de distinguer ces diverses sortes de bâtiments. Les chaloupes, c'est des morceaux de bois tout petits, de n'importe quelle forme, et qui n'ont ni quille ni mâture; cette heureuse disposition permet aux chaloupes d'aller aussi bien sens dessus dessous qu'autrement, avantage fort apprécié des navigateurs. Les goélettes aussi sont à fonds plats; mais, taillées au couteau de poche dans un bardeau de cèdre, elles accusent des formes plus savantes: pointues de l'avant, arrondies de l'arrière, elles sont évidemment faites pour la course; aussi portent-elles deux mâts, sur lesquels on fixe de petites voiles de papier. Quant aux trois-mâts, ils sont construits suivant un gabarit plus compliqué; les meilleurs sont ceux qu'on fait avec de vieux sabots convenablement gréés; on en taille aussi de très beaux, et qui tiennent fort bien la mer, dans les pièces de fonds d'une barrique... Mais d'où qu'ils sortent et quelles que soient leurs formes, on les reconnaît d'abord à leur triple mâture et à leurs puissantes dimensions. Il va sans dire que les trois-mâts, gros bâtiments de charge sujets à échouer, ne voyagent sûrement que sur les eaux profondes, par exemple sur le lac, près du pont; ailleurs, ils ne valent rien: à tout instant, ils engravent ou donnent sur les cailloux.

Ah! si vous les aviez vues, nos goélettes, descendre la rivière et sauter le rapide! Cela n'allait pas toujours, vous le pensez bien, sans avaries: une goélette mal arrimée chavirait avec sa cargaison, ou une chaloupe mal à propos se mettait en travers du chenal; mais aussitôt le patron du malheureux vaisseau dans l'eau jusqu'aux chevilles le redressait et le voyage continuait au hasard des courants. Dans l'eau calme, nos vaisseaux se comportaient mieux encore: on amurait convenablement les voiles, chacun soufflait dessus, et, cingle! les fins voiliers traversaient la mer d'une seule arrisée!

* * *

Un jour, un petit garçon de la ville arriva avec un bateau à vapeur en fer-blanc peinturé; on tournait une clef, une hélice se mettait à battre, et le bateau marchait tout seul! Auprès de cette merveille, nos vaisseaux avaient piteuse mine; leur supériorité ne tarda cependant pas à paraître. En effet, le bateau mécanique était toujours échoué; même au plus creux de l'eau, il touchait fonds et se couchait sur le flanc, cependant que nos trois-mâts évoluaient sans encombre. Aussi le citadin n'essaya pas longtemps de faire flotter son jouet: bientôt il l'abandonnait sur le rivage, ferraille inutile, et, comme nous, pieds nus et culotte retroussée, il dirigeait une flotille de gentils canots de bois qui dansaient sur les rides du lac. En cinq minutes nous avions fait de lui un marin.

Mais pour la pêche, le petit monsieur eut toujours un désavantage, à cause de son chapeau. Tout le monde sait que, pour **seiner** le poisson, il n'y a qu'un bon moyen: on plonge son chapeau de paille dans l'eau, jusqu'au fonds; un poisson passe... vite on retire le chapeau par les bords, l'eau s'écoule, le poisson est pris. Notre nouvel ami voulut faire de même. Hélas! son chapeau, son joli chapeau blanc au ruban bleu, sortit de là, veule, flasque, d'une couleur sans nom, et n'ayant plus forme humaine! Les nôtres, au contraire, rustiques et façonnés à la misère, s'accommodaient de cette manoeuvre le mieux du monde; un coup de soleil, et il n'y paraissait plus.

* * *

Qu'elle était belle, ma rivière!

Le sable était d'or, l'eau de cristal, les poissons d'argent. Chaque jour, chaque heure ajoutait quelque note nouvelle et favorable. S'il faisait beau temps, le soleil mettait des diamants sur la rive, des éclairs sur l'onde; et s'il pleuvait, il fallait voir, à la surface du lac, la danse joyeuse des grains de pluie! Le matin, le moulin se dressait dans la lumière comme une tour de château; sur le haut du jour, ses vieilles pierres éclataient de blancheur; et le soir, ses ruines prenaient dans l'ombre des formes changeantes et mystérieuses.

Ma rivière était pure. Rien ne souillait son onde jeune et fraîche. Des champs traversés, elle n'apportait rien que d'honnête; un brin de foin, une feuille, une fleur descendait parfois le courant, mais son lit de cailloux comme sur le sable de sa grève, nulle ordure: on y buvait sans crainte, au creux de la main, une eau saine et bienfaisante.

Ma rivière était douce, loyale et de bon conseil. Quand une peine passagère mettait de grosses larmes dans nos yeux, c'est auprès d'elle que nous cherchions un refuge: **secrètement, elle nous consolait; à son murmure familier, les petits coeurs pleins de sanglots se calmaient, tandis que d'une caresse toujours neuve le flot baignait nos pieds nus.** Sans cesse elle variait ses jeux, bruissait contre les mousses, riait à travers les cailloux, descendait en cascatelle, et, avant de passer sous le pont, avant de s'en aller pour toujours dans l'inconnu, elle mettait à nos pieds, comme en un miroir, tout le grand ciel bleu réfléchi.

* * *

J'ai voulu la revoir.

Je me suis arrêté sur le chemin. Longuement j'ai regardé...

Et soudain, quelque chose en moi s'est brisé! Le passé, tout à l'heure si vivant, ne m'apparaît plus que comme un rêve; devant la réalité brutale, les images d'autrefois s'éloignent, s'évaporent et s'effacent.

Où donc est ma rivière? Il me semble voir ce paysage pour la première fois. C'est bien le même, pourtant: voici le chemin du roi et le pont de bois; voilà à l'ouest la maison, là-bas le vieux moulin. Mais je ne reconnais pas ma rivière. O déception! ma rivière si belle d'il y a trente ans, ma rivière large et creuse, c'était un maigre ruisseau, peut-être un fossé de ligne; l'inaccessible rocher, but de tant d'efforts, témoin de tant de chutes, c'était un simple caillou roulé; le pont n'avait que trois pieds d'arche; et le lac, le lac profond, pareil à une mer, c'était sur le sable une mince couche d'eau claire, pas même un étang, presque une mare!

Tout cela, qui me parut un jour si grand, tout cela est petit et étroit.

Combien l'aspect qu'à mon regard prenaient autrefois les choses était plus beau, et meilleur, et plus vrai!

Et mes souvenirs, comme des oiseaux en peine dont un coup de vent a renversé le nid, volent lamentablement au-dessus de l'humble ruisseau, sans savoir où se poser...

Ah! que n'ai-je encore mes yeux d'enfant!

Adjutor Rivard.

LES ARRESTATIONS DE SALONIQUE

Le consul de Norvège, compromis, a aussi été arrêté avec ses collègues. — Tous seront remis en liberté à Marseille ou au Pirée

Paris, 5. — Une dépêche d'Athènes à l'agence Havas dit qu'on a reçu de Salonique des nouvelles annonçant que tous les sujets suspects appartenant à des nations en guerre avec les alliés de l'Entente ont été arrêtés et mis à bord d'un navire de guerre, après avoir été interrogés.

La dépêche ajoute que les commerçants de Salonique ont fait appel au gouvernement grec, pour qu'il facilite le transport des denrées nécessaires à la population, la disette de vivres devenant chaque jour de plus en plus sensible.

* * *

Salonique, 5. — A la requête du général Sarrail, commandant en chef du corps expéditionnaire, M. Kehl, consul des Etats-Unis à Salonique, a pris en mains les intérêts turcs et allemands. Les consulats lui seront remis demain.

* * *

Amsterdam, 5. — Un message de Sofia déclare que l'opinion publique est très montée contre l'arrestation, faite par ordre du général Sarrail, des consuls d'Allemagne, d'Autriche-Hongrie, de Bulgarie et de Turquie.

On dit que le cabinet bulgare a décidé, par représailles, d'arrêter tous les fonctionnaires restant dans les légations d'Angleterre, de France et de Serbie et de les maintenir en prison jusqu'à ce que le consul de Bulgarie et le personnel du consulat soient remis en liberté.

* * *

Londres, 5. — Une dépêche d'Athènes au "Daily Mail" dit que les consuls, arrêtés récemment à Salonique, seront remis en liberté d'ici peu de jours soit au Pirée, soit à Marseille et qu'ils recevront des sauf-conduits.

Les légations des alliés attendent des instructions avant de donner des explications au gouvernement grec.

Le correspondant de l'agence Reuter à Athènes dit que le consul de Norvège à Salonique a été arrêté en même temps que les quatre autres consuls.

On dit que l'arrestation du consul de Norvège est due à la découverte, aux consulats d'Allemagne et d'Autriche-Hongrie, de documents prouvant qu'il se livrait à l'espionnage. Le gouvernement grec, dit le message, a protesté contre son arrestation, ainsi que contre celles des Grecs qui ont été soupçonnés de se livrer à l'espionnage.

Le correspondant de l'agence Reuter à Amsterdam envoie le télégramme suivant:

"Un télégramme de Constantinople dit que la Porte a, par l'intermédiaire de l'ambassadeur des Etats-Unis, protesté énergiquement contre l'arrestation arbitraire à Salonique du consul de Turquie et du personnel du consulat.

"On déclare que, dans le cas où la Grèce ne ferait pas le nécessaire pour les faire remettre en liberté, la Porte userait de représailles envers les sujets des puissances de l'Entente."

* * *

Berlin, 5. — Le correspondant du "Tageblatt" à Sofia, parlant de l'arrestation du vice-consul de France à Sofia, qui avait reçu la permission de rester en Bulgarie pour aider le ministre des Pays-Bas, chargé des intérêts français, déclare que lorsque le vice-consul d'Angleterre apprit l'arrestation de son collègue français, il se réfugia chez M. Einstein, ministre des Etats-Unis à Sofia.

L'OEUVRE DES PIRATES

Ils se vantent d'avoir coulé soixante-sept navires en six semaines dans la Méditerranée

Vienne, 5. — Dans certains milieux autorisés, on prétend que les sous-marins allemands et austro-hongrois ont coulé dans la Méditerrainée dans les deux dernièreès semaines d'otobre et au cours du mois de novembre, trente-trois transports de troupes et d'approvisionnements et trente-quatre navires de commerce, formant un total de 225,325 tonneaux.

On dit que dans le cas des transports de troupes les pertes en hommes ont été extrêmement grandes et on estime qu'au moins cinq mille hommes ont péri.

On affirme que le navire le plus grand qui ait été coulé, est le "Transylvania", de la Cunard Co., jaugeant quatorze mille tonneaux et chargé de troupes et de matériel de guerre.

La liste comprend également un croiseur japonais, le "Yasukuni", jaugeant plus de cinq mille tonneaux.

Parmi ces navires coulés, trente-huit étaient anglais; treize français, dix, italiens; deux, russes; deux, grecs; un, norvégien et un, japonais.

LE KAISER AURAIT UN CANCER

Son père est mort de la même maladie au même âge

Paris, 5. — Les journaux parisiens déclarent, de la façon la plus nette, que le kaiser souffre d'un cancer héréditaire.

Le "Matin" dit qu'un télégramme, provenant de milieux berlinois bien informés, et déclarant que la maladie de l'empereur est un cancer de la gorge, a été publié à Zurich le lendemain de Noël, malgré l'influence allemande.

Le "Matin" ajoute que, peu de temps avant la guerre, un spécialiste bien connu à Paris a été consulté par l'ambassade d'Allemagne pour savoir s'il pouvait mettre un palais artificiel à l'empereur dans le cas où une opération serait jugée nécessaire.

La "Liberté" dit qu'en 1897 a circulé au quartier Latin un pamphlet dont l'auteur, un médecin, prédisait que le kaiser mourrait d'un cancer au même âge que son père.

Le cancer de son père s'est déclaré alors qu'il avait 56 ans et il est mort quelques mois après.

Le kaiser a maintenant cet âge-là.

A LA CONQUÊTE DE LA LIBERTÉ

NOS COMBATRIOTES ONTARIENS REINSTALLENT LES DEMOISELLES DESLOGES DANS LEURS CLASSES A L'ECOLE GUIGUES — LES MERES DE FAMILLE MONTENT LA GARDE. — UN ULTIMATUM. — DES MENACES. — ON ENFONCE LES PORTES. — LA POLICE FORCEE DE RETRAITER.—LE COMMISSAIRE CHARBONNEAU DE LA COMMISSION GOUVERNEMENTALE RESIGNE. — LE GARDIEN DE L'ECOLE JETTE SES CLES AUX MERES DE FAMILLE ET PREND LA FUITE

Le gouvernement fera-t-il emprisonner les demoiselles Desloges ?

La crise ontarienne vient d'entrer dans une phase nouvelle et les gouvernants d'Ontario sont en train d'apprendre à leurs dépens que les "Canayens" d'Ottawa ne sont pas des moutons et qu'ils ne se laisseront pas marcher sur le dos par les Boches d'Ontario. Les mères de famille sont allées à l'assaut de l'école Guigues dont le gouvernement ontarien avait expulsé les demoiselles Desloges et l'ont emporté de haute lutte en dépit de l'intervention de la police.

Nos journaux quotidiens ne nous ont donné que des brides de renseignements sur cette nouvelle phase du conflit ontarien. Elles sont plutôt de nature à en amoindrir la portée. Nous sommes heureux de pouvoir donner à nos lecteurs un rapport complet de la courageuse intervention des mères de famille d'Ottawa et des incidents qui l'ont accompagnée.

C'est mardi que les mères de famille se sont emparé de l'école. Voici le rapport qu'en donne le **Droit**:

"Les demoiselles Desloges ont repris possession de leurs classes ce matin à l'école Guigues. Les mères de familles les y ont conduites et les ont protégées tout l'avant-midi durant et continuent de monter la garde cet après-midi. Les demoiselles Lafond, employées de la commission scolaire gouvernementale rebutée ce matin ne sont pas revenues cet après-midi à la réouverture des classes. Les demoiselles Desloges sont restées à leur classe en compagnie de leurs élèves, qui pour la plupart sont restés dans la classe sur les instructions de leurs mères qui leur ont apporté leur repas du midi à l'école.

Plusieurs dames, mères des enfants des classes Desloges sont restées tout l'avant-midi et ne sont pas allées à midi dîner chez elles. Elles ont attendu patiemment le retour des employés de la commission gouvernementale qui a deux heures ne s'étaient pas encore présentés.

Demain matin les mères de famille ont l'intention d'aller chercher les demoiselles Desloges chez elles et de les conduire elles-mêms à l'école où alles monteront probablement la garde comme aujourd'hui.

A l'ouverture des classes ce matin, à neuf heures, tous les enfants accompagnés de leurs parents, pères et mères, se présentèrent à l'école privée des demoiselles Desloges, rue Dalhousie, et déclarèrent qu'elles devaient retourner à l'école Guigues reprendre leurs anciennes classes. Et puis les enfants tout joyeux entourèrent leurs institutrices et s'attachant à elles les entraînèrent accompagnés de leurs parents à l'école Guigues, où toute la foule se rendit.

Les deux classes des demoiselles Desloges étaient ouvertes et les enfants et leurs maîtresses y entrèrent. Quelques pères de famille les accompagnèrent et ordonnèrent aux demoiselles Desloges de demeurer dans leurs classes et qu'ils verraient à les protéger.

Puis tous les parents descendirent au premier étage et les mères de familles se mirent en faction dans le portique de l'école attendant l'arrivée des demoiselles Lafond qui continuent toujours à décorer leurs classes vides. Quand les deux institutrices de la commission se prsentèrent elles trouvèrent une barrière de femmes bien décidées et elles durent retraiter et reprendre le chemin du bureau du secrétaire de la commission gouvernementale. Les mères de famille leur déclarèrent que la farce avait duré assez longtemps et que les parents étaient décidés de reprendre leur école.

Et puis très patiemment les mères de famille se mirent à monter la garde dans le portique de l'école attendant le retour probable des institutrices de la commission avec accompagnement de la force constabulaire.

Le mardi après-midi s'est passé sans incidents notables. Il en a été de même du mercredi comme on en peut juger par le rapport du **Droit**. Seulement les menaces commencent à pleuvoir de la part du gouvernement. Elles s'adressent aux courageuses demoiselles Desloges.

La situation à l'école Guigues n'est pas changée depuis hier et l'on ne semble pas vouloir inquiéter les demoiselles Desloges qui ont obéi aux désirs des parents de les voir reprendre la direction des deux classes qu'elles avaient quittées il y a quelque temps à l'école Guigues.

Les enfants de ces deux classes sont allés au devant de leurs institutrices ce matin et la discipline la plus parfaite règne pendant les heures de classe.

Les nombreuses mères de famille qui se font un devoir de monter la garde à la porte de cette écoles sont très calmes et elles savent qu'elles remplissent un devoir sérieux et c'est sérieusement qu'elles le remplissent.

A midi un bon nombre des gardiennes ont reçu leur diner à l'école ainsi qu'une forte proportion des enfants et les deux institutrices. Les autres sont allés diner chez eux mais ne tardèrent pas à revenir prendre leur poste.

Rien de particulièrement nouveau n'a été remarqué durant l'avant-midi. Seulement un des reporters du "Journal" de cette ville, avec un appareil photographique s'est rendu à l'école Guigues ce matin avec l'intention de prendre une vue qui n'aurait pas manqué de faire sensation dans les feuilles du calibre du "Journal".

Malheureusement pour le photographe-journaliste, il s'adressait à des Canadiennes françaises qui savaient à qui elles avaient affaire. Une de ces dames prit le jeune homme par le poignet et lui montrant d'une façon très claire que toute réséistance était inutile le conduisit dehors pendant que l'aimable garçon se confondait en excuses.

Il ne faut pas oublier de plus que les journaux anglais sont assez perplexes sur cette question. Ils sont cependant moins embêtés que la commission gouvernementale et M. McGregor Young, l'avocat de Toronto.

Celui-ci a adressé une dépêche à la commission disant qu'il serait à Ottawa ce matin et depuis son arrivée il a eu une entrevue avec les membres de la commission pour arrêter une ligne de conduite.

Comme de raison, ils ont la loi et les jugements en leur faveur, mais ils ont l'opinion publique contre eux et il est passablement difficile quelquefois de faire exécuter certains jugements quand l'opinion publique est clairement opposée à ces jugements.

Les institutrices et les dames de la ville qui se sont mises en frais de reprendre possession de leurs classes et de leurs enfants sont prêtes à faire face aux conséquences de leur conduite.

* * *

Les deux demoiselles Desloges viennent de recevoir par l'entremise du gardien de l'école, nommé Séguin, un ultimatum de la part de la Commission Gouvernementale signée par son secrétaire M. Doyle.

La lettre qui a été remise aux demoiselles Desloges dit qu'elles sont sous le coup d'une injonction accordée par le juge Riddell leur défendant d'avoir aucun rapport avec les écoles séparées, ses employés ou ses serviteurs.

La lettre ajoute que ces deux Demoiselles ont été privées de leurs certificats leur permettant d'enseigner et que par conséquent elles n'ont plus aucune excuse de se trouver dans les écoles Séparées.

La lettre termine en disant que la Commission se verra dans la triste nécessité, si les jeunes filles ne veulent pas obtempérer aux ordres donnés de les arrêter et de les conduire en prison.

Les jeunes filles courageuses comme toujours ont décidé de demeurer à leur poste et les mères de famille qui sont encore de garde ont adjuré les deux institutrices de rester dans les classes qu'on les défendrait.

* * *

Vendredi a apporté un magnifique triomphe aux mères de famille. Il leur a été donné d'écrire une magnifique page des luttes de la minorité en ce pays pour la conquête de ses droits

"Ce matin, les affaires ont été des plus intéressantes à l'école Guigues, rues Murray, au sujet de la prise de possession par les parents, des deux classes où les demoiselles Desloges font la classe.

Dès avant 6 heures, ce matin, il y avait trois officiers de police envoyés là par la petite commission pour garder l'entrée et empêcher les deux jeunes et vaillantes institutrices d'entrer.

Jusque vers l'heure de la classe, tout fut assez calme, mais vers les 8.30 heures, une grande foule de femmes, d'hommes et d'enfants, accompagnant les Demoiselles Desloges, sont arrivés à l'école Guigues pour entrer.

Comme bien on pense, la porte était fermée à clef, mais il fallut l'ouvrir pour laisser entrer une autre institutrice et une dizaine d'hommes ont profité de cette occasion pour entrer à sa suite, car il eut été difficile d'enfoncer cette porte très forte.

Une fois la première porte ouverte, ce ne fut plus qu'un jeu pour les hommes derrière lesquels il y avait une foule de mères de famille, d'enfoncer les trois autres portes et de pénétrer à l'intérieur de l'école.

Inutile de dire que les officiers de police ont tenté de toutes les manières d'arrêter l'avalanche et ils ont fait venir du renfort. Il y eut bientôt plus de 25 policiers, mais tout fut inutile, la foule tait déjà maîtresse de la situation.

Les Demoiselles Desloges ont été placées dans leurs classes et toutes les violences des officiers de police ont été reçues par des violences. Un officier de police qui a tenté de saisir une femme a reçu quelques coups qui l'ont convaincu qu'il était mieux pour lui de s'en aller. C'est ce qu'il a fait et tous les autres aussi.

Le plus honteux de tout c'était de voir l'avocat de la commission du gouvernement, M. McGregor Young, empestant la boisson, se promener parmi les enfants et se faire dire son fait chaque fois qu'il essayait d'entrer en conversation avec une femme.

Comme il se croyait l'homme le plus intelligent de l'assemblée, il prit un drapeau Carillon-Sacré-Coeur et se mit à se promener dans les corridors de l'école et le brandissant comme si c'eût été le drapeau de son parti.

On ne peut pas dire qu'il était ivre, mais sa condition était assez dérangée pour que la foule en ait horreur et qu'une protestation unanime ait été adoptée contre lui et adressée au gouvernement.

M. Charbonneau, le membre canadien-français de la petite commission, obéissant à ses ordres, vint se mêler à la foule et tenter de se faire écouter.

Il fut très mal reçu, par tout le monde; cependant, quand il dit que si les Canadiens-français ne voulaient accepter les vues qu'il voulait leur exposer, il donnerait sa démission, on lui dit de monter et s'expliquer. Dès qu'il fut dans la salle et qu'il eut commencé de parler, les gens se mirent à lui crier de donner sa démission et de la donner tout de suite.

M. Charbonneau dit alors qu'il allait donner sa démission. Il assura la foule qu'il allait se rendre a la commission gouvernementale, cet après-midi, et qu'il donnerait cette démission par écrit.

Le gros du travail a été fait par les femmes. L'école est entre leurs mains, et il est peu probable que les autorités tentent de les en déposséder.

Il faut admettre que le résultat obtenu l'a été par la vaillance et l'énergie des femmes. Elles ont pris leur cause en main et elles ont dit qu'elles vaincraient. C'est pour la défense des enfants pour l'avenir de ceux à qui elles avaient donné le jour et pour son enfant une mère est capable de tout.

Depuis l'ouverture des classes après les vacances de Noël, les femmes sont sur la brèche. Tous les sacrifices, elles les ont faits et elles continuent de les faire.

Elles sont obligées de monter la garde toute la journée, dînant à l'école, afin que la possession ne soit pas interrompue. Les officiers de police qui ont été envoyés à l'école ce matin se sont aperçus ce que c'était que de vouloir aller contre le sentiment populaire et contre la justice.

Il donne sa démission

Dans le cours de l'avant-midi, M. Charbonneau s'est rendu aux bureaux de la Commission du gouvernement, et il aurait donné sa démission par écrit. Il ne ferait plus partie de cette commission qui d'après la loi, doit avoir au moins trois membres. Elle n'en a plus que deux. On dit que cette démission n'a pas été acceptée, mais on assure qu'il va inisister pour qu'elle soit acceptée.

Les clefs de l'école

Le gardien de l'école qui s'était retiré dans le coin le plus caché de la cave, quand il vit que tout était perdu, jeta ses clefs aux femmes qui montaient la garde et s'en alla le plus vite qu'il put.

Un autre homme a été chargé de voir à l'entretien du feu dans les fournaises afin que l'école n'ait pas à souffrir du départ du gardien. Les femmes sont les maîtresses de la situation sur toute la ligne.

Des encouragements

A midi, MM. S.-M. Genest et J. St-Germain, de la Commission Scolaire, se sont rendus à l'école Guigues, ont remercié les parents de leur belle et fière attitude et les ont encouragés à continuer la lutte jusqu'au triomphe final.

Il y avait encore une grande foule quand MM. Genest et St-Germain vinrent à midi. On se sépara en chantant "Vive la Canadienne" et "O Canada". Des hommes étaient venus porter à dîner aux Dames qui montaient la garde.

SACRE-COEUR

La Commission Scolaire. — La Société Saint-Jean-Baptiste

Nous ne croyons pas qu'assistance plus nombreuse et plus intéressée se soit vue à une assemblée de la Commission Scolaire que celle qui, dimanche après-midi, avait, en dépit de la tempête répondu à l'appel des Commissaires. Il y avait plus de soixante-dix chefs de famille. Et pour tous ceux qui s'intéressent à l'école français du Sacré-Coeur, ce dut être une consolante joie que de voir le grand nombre de jeunes qui assistaient à cette assemblée. La réunion, à laquelle assistait le R. P. Curé, o.m.i., à linfatigable dévouement duquel nous devons dans sa majeure partie le succès de notre école, était présidée par notre dévoué président, M. Jules Collon.

Immédiatement après la lecture du rapport de la séance précédente, l'assemblée, sur proposition du président, offrit ses plus sincères sympathies au R. P. Curé si douloureusement éprouvé par la perte de sa mère. Après quelques mots de remerciements de notre curé, l'on passa aux affaires de la Commission. M. J.-H.-N. Leveillé, trésorier de la Commission, donna lecture de l'état financier de la paroisse. Il est des plus satisfaisants et fait grandement honneur à notre Commission Scolaire et à la forte et sage administration de notre curé. Appelé à prendre la parole, le révérend père Curé, salué par les chaleureux applaudissements de son auditoire, nous raconta les débuts de la paroisse. Il évoqua le souvenir de la première assemblée des Canadiens français de Winnipeg tenue dans l'école Sainte-Marie. Un premier appel de fonds produisit la somme de $9.50. Cela était peu mais le Curé avait du courage et comme il le disait en riant, une tête de breton.

Depuis, la paroisse est née, nous avons une église à nous, une école à nous, un couvent à nous. L'oeuvre est lancée. Que les Canadiens français se tiennent unis autour de leur clocher et leur oeuvre paroissiale défiera toutes les tempêtes. "J'ai fait de mon mieux j'ai fait tout ce que j'ai pu", disait modestement le R. P. Curé après avoir établi le bilan de la paroisse. Bien osé qui prétendrait qu'il n'a pas fait une oeuvre admirable. Car, dans les fondations de paroisses, nous n'en savons pas qui soit oeuvre plus difficile et exigeant plus de sacrifices que celle de la fondation d'une paroisse française dans Winnipeg. Qu'on n'oublie pas qu'une paroisse française dans Winnipeg veut aussi dire une école française. Ceci est condition indispensable à l'existence de la paroisse.

L'élection du nouveau bureau des commissaires a été loccasion d'un splendide hommage au talent et au dévouement de notre président, M. Jules Collon. Depuis des années, M. Collon est le président de notre Commission. Ni les années, ni la multiplicité des causes françaises auxquelles il prête son concours, n'ont amoindri son juvénile enthousiasme. Il est toujours des ouvriers de la première heure ...et de la dernière heure aussi, en ce sens que s'il est des premiers à la tâche, il est aussi des derniers à quitter le travail Donc, l'élection du président devait se faire au scrutin. Mais spontanément l'assemblée ignora ses statuts et réélu unanimement M. Jules Collon président de la Commission Scolaire. Avec son joli don de la parole, M. le président remercia l'assemblée et fit un vibrant appel à l'union et au concours de tous. Cinq autres commissaires furent élus: MM A.-B. Desrochers, entrepreneur, le docteur Léon Benoit, L.-P. Roy avocat, J.-H.-N. Leveillé, gérant de la Banque d'Hochelaga, succursale de Saint-Boniface, J.-P Tremblay, de la société J.-H Tremblay.

Pour la première fois, croyons nous, des dames assistaient à l'assemblée de la Commission Scolaire. M. le président les remercia d'être venues. C'est un excellent précédent, car pour atteindre son maximum de succès, il faut que l'oeuvre de l'école soit comprise de tous.

* * *

Avant d'ajourner, l'assemblée vota un vote de remerciement à M. A.-S. Piédalue, commissaire sortant de charge, dont nous avons le regret d'annoncer le départ pour Montréal. M. Piédalue a été un dévoué paroissien du Sacré-Coeur et un ardent ouvrier de la cause française dans Winnipeg.

* * *

L'assemblée de la Commission Scolaire fut immédiatement suivie de celle de la Société Saint-Jean Baptiste. Après la lecture des minutes et leur adoption, on passa à l'élection des officiers pour la prochaine année. Dix-sept candidats avaient été mis en nomination à l'assemblée précédente. Il fallait élire treize officiers. Le scrutin donna le résultat suivant: MM L.-P. Roy, Dr L. Benoit, J. Collon L. Mercier, J.-H.-N. Leveillé, E Aubin, A.-B. Desrochers, D.-R. Baribault, J.-P. Tremblay, J.-H. Lemire, L.-A. Delorme, J.-H. Tremblay, E. Bélair. Sur proposition de M. L.-A. Delorme, appuyé par M. le docteur Benoit, M. L.-P Roy, avocat, fut unanimement élu président. Le nouveau président remercia en quelques mots et traça les grandes lignes du travail que fera la société en 1916. A venir jusqu'à il y a quelques années, la Société avait surtout pour but la célébration de la fête nationale. Récemment ses efforts ont pris une autre direction. Son but est aujourd'hui un but pratique C'est de contribuer de toutes ses forces au soutien de l'église, au maintien et au progrès de l'école du Sacré-Coeur. La Société Saint Jean-Baptiste veut que l'église du Sacré-Coeur soit le centre de ralliement de toute la population française de Winnipeg.

* * *

Tel que prescrit par nos statuts, le comité spécial des nouveaux directeurs fit l'élection de ces officiers. Voici le résultat: M Jules Collon, 1er vice-président le docteur L. Benoit, 2nd vice-président; M. L. Mercier, secrétaire M. J.-H.-N. Leveillé, trésorier MM. E. Aubin, L.-A. Delorme, E Bélair, directeurs; M. A.-B. Desrochers, commissaire-ordonnateur M. D.-R. Baribault, organisateur MM. J.-P. Tremblay et J.-H. Lemire, vérificateurs; M. J.-H. Tremblay, gendarme.

* * *

L'élection des officiers avait été précédé d'un excellent discours de M. A.-S. Piédalue. L'orateur démontra l'importance de l'oeuvre française au Canada, indiqua les causes et les raisons des oppositions que nous rencontrons et appuya fortement sur la nécessité de se grouper.

* * *

Les parties de whist au profit de l'école recommenceront mardi prochain.

* * *

Mlle Archange Pinsonneault a épousé M. Théophile Beaudry, de Cut Knife, Sask.

* * *

On annonce pour le 18 janvier le mariage de Mlle Thérèse Hamel à M. Thomassin, de cette paroisse.

* * *

Mme Sala, mère de M. Paul Sala, souffre d'une violente attaque de grippe.

Quand une mère découvre par les convulsions et les énervement de son enfant qu'il souffre de vers, elle ne peut pas recourir à un meilleur remède que les Poudres de Miller contre les Vers, remède garanti chasser les vers de tout le système. Elles peuvent causer des vomissements, mais cela ne doit pas inquitor car ce n'est qu'une preuve de leur efficacité. Les vers ne peuvent pas vivre longtemps là où on emploie les Poudres.

LE "VOYAGEUR"

Dimanche dernier avait lieu la sortie du club de raquettes "Le Voyageur".

Sous la direction du Capitaine A. Vermander, les membres se rendirent au Parc Kildonan. Le temps était idéal pour la raquette, et plusieurs membres en profitèrent. Tous ceux présents se feront un devoir de ne plus manquer une seule sortie.

Afin de pouvoir donner une chance à tout le monde de sortir, la prochaine sortie a été changée du lundi 17 au mercredi 19 janvier.

LES FORESTIERS CATHOLIQUES

L'installation des nouveaux officiers des Forestiers Catholiques aura lieu mercredi prochain dans les salles de l'Union Canadienne. A cette occasion il y aura une séance récréative.

A L'ARCHEVECHE

Mgr Mathieu, archevêque de Rgina, était de passage à l'archevêché dimanche. Il est parti ce matin pour Québec. Mgr Pascal, évêque de Prince-Albert, aussi de passage à l'archevêché, le quittera demain pour l'est.

SERVICE ANNIVERSAIRE

Le service anniversaire annuel pour le repos de l'âme du Rév. J.-D. Filion, fondateur de la paroisse de Saint-Jean-Baptiste, aura lieu le mardi 18 courant, à 10 a.m. dans l'église de Saint-Jean-Baptiste.

Parents et amis sont invités et les confrères tout particulièrement.

CALENDRIER FRANCAIS

La nouvelle année nous a apporté un joli calendrier français dû à la patriotique initiative de MM. Norbert Jutras, de Saint-Boniface, et Maurice Dumousseau, de Winnipeg. Nos plus sincères félicitations. Nous disons "nos plus sincères félicitations", car il n'est rien dans ce calendrier qui ne soit français. "Encourageans les nôtres", porte en devise ce calendrier. Et il ne ment pas. Il n'est pas un seul des annonceurs qui ne soit une maison française. La distribution en est fait gratuitement.

* * *

Un témoin oculaire. "Je vins chez votre agent" écrit M. A. Ominski, 652 Prierard Ave., Winnipeg, Man., "et obtins deux bouteilles de Novoro. Ces bouteilles étaient pour notre voisine, qui était malade depuis longtemps. Sa maladie était la jaunisse et la pierre, d'après les médecins, mais ils étaient incapables de l'aider. Après en avoir pris une bouteille, le jaune qui était dans ses yeux levint blanc de nouveau et se peau reprit sa couleur naturelle. Elle se porte bien maintenant et vous remercie beaucoup pour sa guérison. Etant témoin de ce que le Novoro peut accomplir, je suis intéressé dans cette médecine, et je voudrais bien devenir votre agent. J'ai une épicerie et je voudrais le faire connaître à mes amis et connaissances. Je suis bien connu ici dans cette partie du pays. Veuillez m'envoyer vos conditions."

Le Novoro du Dr Pierre n'est pas tenu par les druguistes, ou les marchands de drogues, mais par d'autres commerçants et personnes qui sont nommés agents distributeurs pour le remède. S'adresser au Dr Peter Fahrney and Sons Co., 19—25 So. Hoyne Ave., Chicago, Ill., E.-U. d'A.

ALLIANCE FRANCAISE

Il y aura réunion de l'Alliance Française à ses salles de l'Université jeudi prochain. M. le professeur Dayen donnera une conférence sur "La France et la science".

* * *

La Liberté faisait il y a quelques semaines allusion à l'établissement prochain d'un cours de littérature française à l'Université. C'est maintenant chose accomplie. Et nous avons le plaisir dapprendre à nos lecteurs que M. le professeur Muller donnera lui-même ce cours. Nous n'avons pas à faire l'éloge du conférencier. Il nous a été donné de l'entendre deux fois à l'Alliance

Qu'on ne l'oublie pas la pre. Française. M. le professeur Muller traitera dans sa série de conférences de "L'Ame Française". Il en étudiera "Ses divers aspects aux époques successives de son histoire." Ce sera des "Etudes de littérature et de psychologie". mière conférence aura lieu le mardi 18 février prochain. La seconde aura lieu le jeudi suivant. Il y en aura ainsi deux chaque semaine. Le cours complet comprendra 23 leçons dont la dernière sera donnée le 4 avril. Ce cours aura lieu dans le local loué par l'Université au coin des rues Portage et Sherbrooke. Il commencera à cinq heures de l'après-midi et se terminera à six heures moins le quart.

Nous encourageons fortement nos lecteurs à suivre ce cours.

ON DEMANDE

Une servante pour ouvrage général. S'adresser à Mme J.-N. Jutras, 88 rue Ritchot.

CHARMANT PAYS

Montgomery (Alabama), 5. — Le Tuskegee Institute annonce que soixante-neuf lynchages ont eu lieu aux Etats-Unis dans l'année 1915, soit dix-sept de plus qu'en 1914.

La Géorgie mène la tête, avec dix-huit lynchages; puis vient le Mississippi, avec neuf.

Parmi les lynchés, cinquante-cinq étaient des nègres et quatorze des blancs; trois étaient des femmes.

D'après la Tuskegee Institute, des personnes innocentes ont été mises à mort par la foule; des enquêtes ultérieures l'ont prouvé.

Les lynchages dans les autres Etats sont ainsi répartis: Alabama, neuf; Arkansas, cinq; Floride, cinq; Texas, cinq; Kentucky, cinq; Oklahoma, trois; Louisiane, deux; Tennessee, deux; Missouri, deux; Illinois, un; Ohio, un; Caroline du Sud, un, et Virginie, un.

ON DEMANDE

Une jeune fille sachant parler l'anglais et le français pour servir au comptoir.

Pour plus de détails, s'adresser à

St. Pierre Trading Co.,
Saint-Pierre Jolys, Man